PERSPECTIVES MISSIONNAIRES

32
1996

Sommaire

Éditorial
Guy MUSY 3

Le drame du Rwanda: une analyse missiologique
Roger W. BOWEN 6

Églises et ethnies en Afrique
Alphonse QUENUM 28

Projet de résolution du conflit au Rwanda: Mécanismes destructifs et constructifs
Richard FRIEDLI 41

Le Royaume: Affirmations et engagements 52

Recensions
Monique DESTHIEUX 70

Sommaires 74

Brèves 76

Comité 80

Éditorial

« Le Burundi aujourd'hui, comme le Rwanda hier, ne représente plus rien. tout ce qui leur reste est leur pouvoir de nuisance, l'automutilation, un ultime chantage à la veille d'un scrutin chez les riches ». Ainsi s'exprimait le 26 juillet 1996 au lendemain du putsch militaire de Bujumbura, Stephen Smith, journaliste à Libération. Non seulement, la communauté internationale baisse les bras, mais elle est apparemment dégoûtée par ces conflits endémiques qui depuis longtemps ne débouchent que sur le massacre, sans aucune espérance de paix. Quant à parler de justice, de démocratie ou respect des droits de l'homme sous ces tristes tropiques, le rendez-vous est pris pour les prochaines calendes ! Et notre journaliste de conclure cyniquement : « Mieux vaut être Noirs et Blancs dans un pays riche que Hutus et Tutsis dans un pays pauvre ».

Et pourtant, depuis plus d'un siècle des missionnaires chrétiens — toutes confessions réunies — sont présents et actifs aux pays des Grands Lacs. Nos Églises et communautés chrétiennes se flattaient même jusqu'il y a peu, d'avoir réussi un exploit dans cette région d'Afrique : la grande majorité de la population baptisée, les élites politiques et militaires éduquées dans les écoles religieuses, l'ensemble du territoire sillonné par un réseau très serré d'institutions sociales, sanitaires, culturelles et même économiques, planifiées et gérées par les Églises. D'où alors ce cri

d'étonnement et de stupéfaction chez beaucoup de missionnaires: «N'ont-ils rien entendu et qu'ont-ils compris et retenu?» L'évêque catholique de Bujumbura, Simoun Ntamwana, avoue humblement, en commentant la parabole du semeur, que «seule une petite partie des grains est tombée sur le bon terrain» (*La Croix-L'Evénement*, 26 juillet 1996). On a semé à la volée, sur les pierriers, dans les ronces et les épines, sans trop se soucier de profondeur et de rentabilité. D'aucuns pensent même que les semeurs n'avaient pas que du blé dans leur tablier. Il se pourrait aussi qu'ils aient répandu l'ivraie. À moins que l'Ennemi s'en soit chargé.

Le temps viendra bien assez vite pour établir le bilan de l'évangélisation des pays des Grands Lacs. Il est encore beaucoup trop tôt pour parler de réconciliation. Pour autant que les turbulences s'apaisent — c'est un euphémisme! — les populations de ces régions devraient d'abord se réveiller après le cataclysme et réapprendre à vivre. Ensemble, si possible. Rien ne sert de précipiter le rythme. C'est pourquoi, contrairement au pessimisme convenu et entretenu, je veux faire confiance à tous ces hommes et femmes du Rwanda, du Kivu ou du Burundi qui ne cessent de se lever et de se relever et posent à nouveau les gestes les plus simples de la vie. Ils sont soutenus par le courage de ceux qui ont résisté, au nom de leur foi, au meurtre et à la violence. D'aucuns — que je n'hésite pas à appeler des martyrs — ont été mis à mort pour avoir caché ou pris la défense de ceux qui étaient désigné pour l'abattoir. Un voyage au Rwanda en début d'année m'a convaincu que le bon grain, fécondé par le sang de ces témoins, commençait à germer. À bientôt donc l'éclosion des fleurs de résurrection.

Et l'espérance est contagieuse. Dieudonné, devenu orphelin en 1994, réfugié en Suisse ne rêve que de retourner au Rwanda, muni d'un diplôme d'infirmier. Son ami, Jean, rwandais de naissance lui aussi, n'a qu'un désir: regagner son pays natal, au terme de ses études sociales. Eux aussi veulent planter et reconstruire. ne leur coupons pas les ailes par nos propos pessimistes. Pourquoi ne réussiraient-ils pas là où leurs aînés ont échoué? J'ignore si nos Églises, telles qu'on les a connues et vues à l'œuvre, ont

encore un avenir sur ces terres où, selon l'expression consacrée, « L'Esprit soufflait en tornade ». Mais je crois à la pérennité de l'Évangile et à sa surprenante fécondité.

Guy Musy

D'origine suisse, G. Musy est prêtre dominicain. Né en 1936, il a passé 19 ans au Rwanda (1970-89). Aumônier de l'Université Nationale du Rwanda (1970-74), il exerça ensuite un ministère socio-pastoral à Kigali où il fut responsable du Bureau Social Urbain et, à ce titre, promoteur de plusieurs projets en faveur des déshérités de la capitale rwandaise. Actuellement à Genève, il est responsable du Catéchuménat des adultes et enseignant à l'Atelier œcuménique de Théologie ainsi qu'à l'École de la Foi de Fribourg.

Le drame du Rwanda : une analyse missiologique[1]

Roger W. BOWEN

La complexité des causes de la crise sans précédent qu'a connue le Rwanda peut devenir le prétexte derrière lequel nous nous retranchons pour ne pas trop approcher l'abîme — dont nous nous savons inconsciemment capables — qu'elle représente. À moins que nous tranchions entre le tout politique, le tout ethnique ou encore le tout christianisation en croyant la dompter par la simplification. C'est l'immense mérite de la conférence de R. W. Bowen, que nous reproduisons ici en traduction, à la fois de présenter la multiplicité des causes de ce conflit et de dégager les responsabilités, non pour accuser ceux qui dans le passé ont pu faillir, mais pour ouvrir des chemins pour l'évangélisation d'aujourd'hui et de demain.

Introduction

Nous sommes assaillis de questions à propos de la catastrophe qui s'est abattue sur le Rwanda, au prix de cinq cent mille à un million de morts, deux millions de réfugiés, et un million de personnes déplacées à l'intérieur du pays. L'une des questions les plus troublantes que l'on puisse se poser à ce sujet s'adresse aux

[1] Texte d'un exposé donné dans le cadre des Conférences J.C. Jones, en février 1995. Traduit avec l'aimable autorisation de R.W. Bowen.

Églises: Comment se fait-il que dans une population massivement christianisée, une telle tragédie ait pu se produire ? Selon le recensement de 1991, presque 90 % des Rwandais se déclaraient chrétiens à l'époque — 62 % catholiques, 18 % protestants, 8 % adventistes. Les missions catholiques, à l'œuvre dans la région depuis la fin du 19e siècle, ont traditionnellement considéré les fruits de leur travail au Rwanda et dans le pays voisin du Burundi comme la plus grande réussite missionnaire du catholicisme en Afrique. En outre, par la diversité de ses œuvres scolaires, médicales et sociales, l'Église catholique a toujours été l'institution de loin la plus puissante au Rwanda, mis à part le gouvernement.

Les Églises protestantes, et tout particulièrement l'Église anglicane, ont elles aussi ressenti très douloureusement le désenchantement cruel des événements récents au Rwanda. Bien des membres de la confession anglicane avaient en effet pris l'habitude d'associer le Rwanda avec ce qu'on a fini par nommer le « Réveil d'Afrique orientale » *(East African Revival)*, un vaste mouvement spirituel qui s'est manifesté dans la région durant les années 1930 et 1940. Quoique ce Réveil ait finalement touché l'ensemble de l'Afrique orientale, on s'accorde généralement à en situer l'origine dans des événements qui se sont produits en Ouganda et au Rwanda au cours des années 1930, et qui ont engendré une vie nouvelle dans les Églises protestantes de toute la région. On peut donc se demander à bon droit comment des Églises touchées par un renouveau si radical ont pu apparemment se laisser entraîner dans le terrible massacre que l'on sait, et pourquoi elles se sont montrées en général incapables d'affronter les problèmes d'ethnicité et de pouvoir au sein de leurs propres communautés, sans parler de leur récente impuissance à influencer la société rwandaise.

Pour comprendre les événements d'avril 1994 au Rwanda, il convient d'en esquisser les antécédents, car des drames de cette ampleur ont toujours des causes historiques. On a donc tout intérêt à bien connaître les circonstances qui ont entouré l'existence des Églises au Rwanda dans le passé, et de savoir aussi à quelles pressions ces Églises ont été récemment soumises.

Le contexte historique

Au moment du découpage colonial de l'Afrique qui suivit la Conférence de Berlin à la fin du siècle dernier, le Rwanda et le Burundi furent incorporés dans l'Afrique orientale allemande (1884). Ces pays constituaient à l'époque des royaumes traditionnels dominés par des éleveurs tutsi, en nombre minoritaire par rapport au gros de la population composée de cultivateurs hutu, avec en plus un très petit nombre de pygmées batwa vivant de la chasse et de la cueillette. Tous ces groupes partageaient la même langue et grosso modo la même culture, sans se démarquer les uns des autres de manière absolue. On affirme par exemple qu'un Hutu possédant dix têtes de bétail ou davantage pouvait passer pour un Tutsi. Au terme de la Première guerre mondiale, les alliés vainqueurs se partagèrent les territoires coloniaux allemands. C'est ainsi que la Société des Nations confia à la Belgique l'administration du Rwanda et du Burundi. Les Belges choisirent alors de s'appuyer sur les structures traditionnelles des chefferies tutsi pour contrôler les deux territoires, mais ils consolidèrent les identités ethniques de la région en n'éduquant que les fils des chefs tutsi, avec comme résultat un clivage beaucoup plus prononcé que par le passé entre la minorité tutsi (14 %) et la majorité hutu (85 %).

À l'aube de l'indépendance, soit en 1959, les autorités belges et l'Église catholique romaine retirèrent leur soutien à la minorité tutsi pour le reporter sur la majorité hutu. Il en résulta une révolution et la prise du pouvoir par les Hutu en 1962. Les Tutsi contre-attaquèrent mais subirent de graves pogroms et durent s'exiler en masse. Or ce sont les enfants de ces réfugiés qui organisèrent à l'étranger le *Rwandan Patriotic Front*, RPF (le « Front patriotique rwandais », FPR), et qui envahirent le Rwanda en 1990. Les exilés n'avaient pas été autorisés à retourner au Rwanda et étaient devenus en fait des apatrides, car ils n'avaient jamais reçu la permission de prendre la nationalité de leurs pays d'accueil, d'où une frustration qui constitue l'une des causes de l'invasion récente.

Lors de la déclaration d'indépendance en 1962, le Rwanda fut placé sous la direction d'un président hutu originaire du sud du

pays, M. Grégoire Kayibanda. Le coup d'État militaire de 1973 installa au pouvoir M. Juvénal Habyarimana, qui lui, provenait du nord-ouest du Rwanda, et dont l'accession au pouvoir révéla entre les Hutu du nord et ceux du sud du pays une forte rivalité. Après des débuts prometteurs, M. Habyarimana en vint à abuser de son autorité, et à confier les postes clé du pouvoir aux membres de sa propre famille, ainsi qu'à une coterie de gens originaires du nord du pays et nommée l'*akazu*, la « petite maison ».

Les autres Rwandais, Hutu et Tutsi confondus, virent d'un fort mauvais œil cette accumulation de prérogatives et leur usage abusif. Quant au régime d'Habyarimana, il se sentit menacé dans ses monopoles par des facteurs tels que l'instauration forcée d'une démocratie multipartite, l'invasion du FPR en 1990, et les pressions visant à un partage du pouvoir. En outre, les extrémistes hutu du Rwanda renforcèrent leurs positions en 1993, à la suite de la tentative de coup d'État d'une faction de l'armée du Burundi sous contrôle tutsi, et après l'assassinat du président hutu démocratiquement élu de ce pays. « Vous le voyez, dirent-ils alors, on ne peut pas faire confiance aux Tutsi, et toute tentative visant à partager le pouvoir avec eux au Rwanda serait suicidaire ». Puis ce fut la catastrophe aérienne du 6 avril 1994, dans laquelle les présidents du Rwanda et du Burundi périrent tous les deux. Cette tragédie servit de signal aux extrémistes hutu pour déclencher leur tuerie et rechercher une « solution finale » afin de conserver le pouvoir à tout prix. Les groupes hutu dans l'opposition furent tout autant visés que les membres de l'ethnie tutsi. Il serait donc erroné d'évaluer les événements du Rwanda en terme de conflit purement ethnique, car en fait le pouvoir politique et la volonté de s'y accrocher envers et contre tous constituaient l'enjeu majeur du drame.

Les antécédents de la présence des anglicans au Rwanda

Bien que l'Église catholique occupe une position prédominante au Rwanda, mon expérience personnelle concerne l'Église anglicane de ce pays, et c'est à elle je vais donc prêter attention. Il faut toutefois préciser que la plupart des problèmes que je vais analyser concernent l'ensemble des confessions chrétiennes au

Rwanda. Plus encore, ils touchent à la situation de nos propres Églises occidentales. Lorsqu'on cherche à comprendre le rôle de l'Église anglicane au Rwanda, il faut commencer par bien connaître le milieu et les circonstances dont sont issus les missionnaires britanniques, fondateurs de l'anglicanisme au Rwanda à partir des années 1920. Les envoyés de la *Church of England* à l'époque avaient hérité des débats théologiques de leur pays d'origine et connaissaient bien les controverses d'alors, centrées sur l'autorité des Écritures et l'approche critique de la Bible. Plusieurs ruptures s'étaient produites à ce sujet en Angleterre dès le début du siècle. En 1910, la *Cambridge Inter Collegiate Christian Union* (C.I.C.C.U.) s'était séparée de la Student Christian Union (SCM). Une division était survenue en 1922 entre la *Bible Churchman's Missionary Society* (BCMS) et la *Church Missionary Society* (CMS), cette dernière renforçant en 1926 ses liens avec la mission qu'elle avait fondée au Rwanda.

À la suite des débats théologiques mentionnés plus haut, et poussés par leur attitude conservatrice face à la Bible, les missionnaires de la CMS en vinrent à privilégier la proclamation évangélique, aux dépens de l'engagement dans les affaires publiques du Rwanda ou d'un regard critique sur le contexte sociopolitique rwandais. Les missionnaires se voulaient politiquement neutres, mais ils dépendaient néanmoins du bon vouloir de l'administration coloniale pour leur travail. Une telle position se révéla à la longue intenable, comme en témoigne un passage typique du journal du missionnaire anglican Joe Church, passage rédigé au moment des massacres de Tutsi par les Hutu en 1959. Les missionnaires s'efforcèrent alors de maintenir une position apolitique, mais en vain, ce que Church doit bien constater: «Nous avons affirmé dans deux déclarations que notre mission en tant que telle désirait demeurer en dehors du conflit politique. Or nos stations sont devenues des lieux de refuge pour ceux qu'on pourchassait et tuait à notre porte. C'est ainsi que la reine-mère, admise auparavant comme patiente à notre hôpital de Gahini, s'est trouvée réfugiée chez nous, et que nous avons dû interdire à qui que ce soit de la maltraiter ou de maltraiter nos autres patients. Cette attitude nous a valu de violents reproches,

mais nous n'aurions guère pu agir autrement.»[1] On le voit, en prenant soin des Tutsi en fuite, les anglicans adoptèrent malgré eux une position jugée politique.

En plus des débats théologiques dont ils avaient hérité, les missionnaires anglicans avaient pour la plupart subi l'influence d'une tradition piétiste, sous la forme de l'enseignement des rencontres de *Keswick* sur la sanctification et la recherche d'une spiritualité plus intense *(higher life)*. Dans ces milieux-là, on aspirait à une expérience personnelle de la puissance transformatrice de Dieu, aspiration sous-jacente à l'éclosion du renouveau qui allait se manifester en terre africaine. Il n'y a pas lieu d'esquisser ici l'histoire du Réveil en Afrique orientale (*East African Revival*, E.A.R.), Réveil décrit par d'autres personnes de manière suffisamment compétente. Un des aspects intéressants de ce Réveil tient au fait qu'il aborda d'emblée et ouvertement le problème de l'ethnicité sous l'angle des rapports entre blancs et noirs. Les missionnaires furent souvent amenés à se repentir de leurs préjugés de supériorité raciale, et à reconnaître que «le sol avait été nivelé une fois pour toutes au pied de la Croix». On assista à l'essor de nouvelles relations communautaires entre Africains et Européens, celles de pécheurs pardonnés qui se savaient purifiés et réunis en une même famille par le sacrifice efficace du Christ. L'accent mis sur la repentance et sur la Croix engendra le sentiment d'une nouvelle identité «en Christ», où il n'y avait plus «ni Juif, ni Grec» (Galates 3:28), et donc «ni Hutu, ni Tutsi». C'est ainsi que le mouvement du Réveil, dans ce qu'il avait de plus authentique, se préoccupa concrètement du problème ethnique. Le mouvement se manifesta aussi par des rencontres fraternelles où l'on confessait ses péchés les uns aux autres, où l'on étudiait la Bible et priait en commun, où l'on rendait témoignage et s'exhortait mutuellement. Dans certaines recherches consacrées à l'émergence des Églises africaines indépendantes, on a souvent parlé de «mouvements à la recherche d'un lieu où l'on puisse se sentir chez soi». Beaucoup de chrétiens africains ont trouvé dans le Réveil un «lieu» de ce genre, et l'expression d'une spiritualité typiquement africaine.

L'Église anglicane au Rwanda fut profondément marquée à ses débuts par le remarquable mouvement décrit ci-dessus. Toutefois, quelques déficiences caractérisèrent apparemment la théologie de base dans l'Église du Rwanda, et certains des problèmes que ces lacunes font apparaître aujourd'hui. Du reste, et nonobstant leur acuité exceptionnelle dans le contexte actuel du Rwanda, les problèmes en question concernent directement nos propres situations ecclésiales, car ils nous forcent à examiner la pertinence de notre propre témoignage chrétien en Occident.

1. Église et État

On l'a dit à juste titre: «Lorsqu'une Église s'associe trop étroitement avec un régime en place, elle en partagera le sort». L'archevêque catholique romain du Rwanda a appartenu pour un temps au comité central du parti majoritaire dans le gouvernement Habyarimana. Certains membres de la hiérarchie anglicane ont de même ouvertement soutenu l'ancien président, en recherchant ses faveurs et sa protection. De telles attitudes semblent prouver l'absence d'un regard critique cohérent face aux autorités politiques, ainsi que le P. Wolfgang Schonecke l'a remarqué: «Les autorités ecclésiastiques demeurèrent trop inféodées au pouvoir en place pour oser l'affronter de manière convaincante. Durant le génocide, leurs nombreuses protestations sonnèrent creux et n'eurent guère d'effet. Les Églises réagirent trop tard et trop timidement.»[2]

En ce qui concerne les protestants, on doit se demander si les principes théologiques occidentaux, légués par les missionnaires aux Églises africaines depuis peu autonomes, suffisaient pour affronter le problème des relations Église-État. J'ai parlé plus haut de la tradition piétiste des missionnaires. Chez les anglicans, cette attitude piétiste fut renforcée par l'usage fréquent qu'un missionnaire comme Joe Church faisait de la version dite de *Scofield*, connue pour ses options prémillénaristes. Dans son journal, Church parle des passages bibliques qu'il sélectionna en vue de la rencontre de Kabale en 1935: «Mon choix s'est fondé comme d'habitude sur les références en chaîne de la Bible de Scofield.»[3] Scofield lui-même avait exprimé jadis ses convictions

prémillénaristes dans une assemblée «prophétique» réunie à Philadelphia (USA) en 1918, lorsqu'il avait déclaré: «Le seul espoir pour l'humanité réside dans le retour en personne du Seigneur glorieux.» Or une approche théologique de ce type-là peut engendrer deux attitudes contradictoires, soit le repliement dans un ghetto spirituel à l'écart des affaires publiques de la nation, soit l'octroi d'un soutien irréfléchi et inconditionnel aux autorités du moment sur la base d'un «fondement biblique» tel que le fameux passage de Romains 13. Dans la vie de l'Église anglicane au Rwanda, on trouve des traces de ces deux prises de positions opposées.

2. Injustice et impunité

Une leçon cruciale de l'histoire est demeurée lettre morte au Rwanda, à savoir qu'une injustice laissée sans solution dans une génération donnée reviendra harceler la suivante. Les réfugiés Tutsi du début des années 1960 ne reçurent jamais la permission de retourner au Rwanda; ils vécurent donc en apatrides loin de chez eux pendant trente ans. Si les Églises du Rwanda s'abstinrent d'intervenir en leur faveur, c'est probablement parce que les dirigeants de ces Églises-ceux de l'Église anglicane en tous cas — appartenaient en bloc à l'ethnie hutu. On touche là à un problème crucial: l'Église doit-elle prendre fait et cause pour n'importe quel groupe humain victime d'une injustice, ou doit-elle intervenir seulement lorsque que ses propres intérêts sont en jeu? Transposé dans notre contexte occidental, le problème pourrait concerner par exemple une minorité musulmane en butte chez nous à des pratiques discriminatoires et injustes. Allons-nous réagir en sa faveur, ou au contraire nous taire sous prétexte qu'à nos yeux les musulmans agissent en concurrence avec nous et qu'ils cherchent à gagner notre population à leur religion? Bien avant le drame d'avril 1994, on assista au Rwanda à des violations flagrantes des droits humains, et pourtant les Églises choisirent en général de ne pas intervenir; les chrétiens ne comprirent pas qu'en fermant les yeux sur les mauvais traitements infligés à des compatriotes créés comme eux à l'image de Dieu, ils ignoraient en fait une situation des plus graves et trahissaient par là leur Seigneur.

L'histoire du Rwanda et du Burundi est tristement marquée par le déferlement répété de cruels conflits ethniques. Or les personnes responsables en premier lieu de ces atrocités n'ont jamais été traduites en justice. Une atmosphère d'impunité s'est ainsi installée, c'est-à-dire le sentiment qu'on pouvait se laisser aller à de tels débordements sans craindre de devoir en répondre à l'avenir devant une cour de justice. Lorsque le président Ndadaye du Burundi fut assassiné en 1993, aucun de ses meurtriers ne fut arrêté et jugé; il est quasiment certain que cette impunité encouragea les membres de gouvernement rwandais à mettre en action leurs projets de génocide, sans craindre d'être un jour arrêtés et condamnés pour leurs agissements. Le Rwanda connut des explosions de violence ethnique bien avant le génocide de 1994, et pourtant les Églises n'intervinrent jamais pour demander que les responsables de ces actes soient traduits en justice, de manière publique et incontestable. En résumé le climat d'impunité que cette inertie instaura renforça la détermination de ceux qui désiraient maintenir leur pouvoir et leur influence à n'importe quel prix.

3. Ethnicité et identité

Dans les circonstances de tensions économiques, sociales et politiques qui se manifestent aujourd'hui à maints endroits du globe, on remarque la tendance des populations concernées à se replier sur leur identité ethnique, avec bien souvent des effets traumatiques. Les facteurs qui engendrèrent récemment un état d'insécurité au Rwanda paraissent évidents: l'invasion de 1990 par le FPR; l'introduction forcée de programmes de réajustement structurel, avec comme corollaire un taux élevé de chômage urbain; les pressions pour une politique multipartite; un déclin économique généralisé. Dans un tel climat, les habitants du Rwanda se réfugièrent dans leur identité ethnique, encouragés en cela par des politiciens sans scrupules. Il est triste de constater que les Églises ne surent pas alors faire face aux craintes réciproques séparant les Hutu des Tutsi, afin d'agir en conséquence. Malgré la détermination avec laquelle on avait abordé le problème au temps du Réveil, on laissa cette fois-ci le conflit se

durcir. Beaucoup de croyants oublièrent apparemment qu'ils s'étaient efforcés jadis de découvrir leur identité commune «en Christ», plus profonde et fondamentale que la distinction entre Juif et Grec, Hutu et Tutsi. À ce triste état de fait, il existe certes des exceptions magnifiques dont le récit sortira un jour de l'oubli, à savoir l'histoire héroïque de chrétiens Hutu qui osèrent protéger avec foi et courage leurs voisins Tutsi menacés par les milices Interahamwe. Néanmoins et de façon générale, les Églises avaient laissé les tensions ethniques que l'on sait couver sous la cendre, jusqu'au jour où les conditions du drame étant réunies, les dirigeants ecclésiastiques durent assister impuissants au déchaînement de violences horriblement meurtrières.

Les événements du Rwanda nous adressent un avertissement salutaire. Les Églises doivent s'efforcer de surmonter à temps les peurs et les souffrances qui les paralysent et les polarisent, faute de quoi elles auront à affronter un jour les conséquences conflictuelles bien plus terribles encore de leur passivité. Il me semble que nous devrions tirer de la tragédie rwandaise une leçon capitale, lorsque des problèmes d'ethnicité — ou par exemple aussi de sexualité — surgissent au sein de nos propres communautés ecclésiales.

4. Quel modèle de proclamation évangélique ?

L'évêque Nsengiyumva du Rwanda, catholique romain, a écrit ceci: «Le message chrétien n'a pas été entendu. Après un siècle d'évangélisation, il nous faut repartir à zéro, car ce sont nos meilleurs catéchistes et les paroissiens qui remplissent nos lieux de culte le dimanche qui sont sortis les premiers de chez eux en brandissant leur coupe-coupe».[5] Ce cri du cœur s'adresse à toutes les Églises du Rwanda... et probablement aux Églises d'ailleurs aussi. Cela rappelle la remarque qu'un prêtre français du Burundi fit un jour: «Nous avons sacramentalisé les Burundais, disait-il, nous ne les avons pas évangélisés». La catastrophe du Rwanda nous force à nous demander si l'Évangile a réellement pénétré en profondeur la culture et les individus auxquels il s'adressait, et quel genre de proclamation évangélique serait à même de répondre aux préoccupations les plus lancinantes des Africains.

Dans le cas des protestants, le témoignage évangélique de type revivaliste dont nous avons parlé plus haut s'est révélé souvent des plus autoritaires. Il donnait l'impression que le prédicateur connaissait à fond les besoins de ses ouailles, et que celles-ci n'avaient qu'à se tenir tranquillement assises en silence. L'attitude opposée consiste à se mettre à l'écoute des questions et des soucis des gens, un type d'approche humble et attentif qui, à la manière de Jésus face à ses futurs disciples, demande simplement : « Que cherchez-vous ? » (Jean 1 : 38) Une attitude comme celle-là permet de prendre en compte les angoisses et les craintes les plus profondes des destinataires du message évangélique, et fait pénétrer l'Évangile plus avant dans la culture.

5. Quel modèle de spiritualité ?

Les milieux piétistes et prémillénaristes dont provenaient la plupart des premiers missionnaires protestants au Rwanda, ainsi que le rôle du Réveil dans l'histoire des Églises que ces pionniers fondèrent et influencèrent en partie la spiritualité qui allait se développer parmi les chrétiens du Rwanda, et qui manifesta bientôt certaines tendances inquiétantes. Nos Églises d'Occident sont du reste exposées à des tendances semblables.

Des convertis et non pas des disciples

Sous l'impulsion du Réveil, les Églises du Rwanda donnèrent la priorité à la proclamation évangélique, au détriment de la formation à l'engagement chrétien *(discipleship)*. Les sermons mirent régulièrement l'accent sur le changement de comportement et l'acceptation de la Bonne Nouvelle (« Convertissez-vous et croyez à l'Évangile », Marc 1 : 15, TOB), mais ils n'offrirent guère d'enseignements sur la façon de vivre l'engagement chrétien dans le monde séculier, c'est-à-dire de remplir un rôle de sel et de lumière au sein de la société. L'Église au Rwanda aurait eu besoin de méditer les paroles de David Bosch que voici : « On n'invite pas les gens à la repentance et à la conversion simplement pour leur faire trouver place dans le train qui mène au ciel. La conversion vise à faire du croyant un compagnon du Christ, elle l'enrôle

à son service »[6]. L'Église au Rwanda a connu, il est vrai, une forte croissance numérique, comme d'autres Églises africaines au sud du Sahara d'ailleurs. Mais sa situation actuelle nous rappelle de manière incisive qu'une simple croissance en nombre est futile et impuissante lorsqu'il s'agit d'affronter les assauts du mal, car il faut pour cela la formation et le courage de vrais disciples.

Une notion insuffisante du péché

Les Églises du Rwanda ont œuvré sur la base d'une notion très privée et restreinte du péché. La raison en est d'une part l'arrière-fond individualiste des pionniers de la mission, mais d'autre part la nature étonnamment individualiste elle aussi de la culture rwandaise, qui se démarque, sur ce point, d'autres cultures africaines. En règle générale, l'appel à la repentance a visé l'éventail restreint d'une morale personnelle, dénonçant par exemple le mensonge, le vol, l'adultère ou l'ivrognerie. On a laissé dans l'ombre le caractère solidaire des péchés qui nous concernent tous en tant que membres de la société. Dans son analyse sympathisante mais néanmoins critique du Réveil en Afrique orientale, Max Warren offre les remarques que voici: «On a tendance à parler du péché en terme de transgression individuelle... en perdant de vue la dimension collective de la vie humaine. Il en résulte une sous-estimation très grave de l'ampleur du mal».[7] Dans le même article, Max Warren rappelle également le fait que «chaque existence individuelle plonge ses racines dans un inconscient collectif».[8] Cela se vérifie de manière terrifiante lorsque la manipulation de solidarités ethniques conduit à un acte de génocide. Il est frappant de constater à quel point la doctrine revivaliste du péché peut aboutir à sous-estimer la puissance et l'étendue du mal. En mettant l'accent sur la morale personnelle ou privée, on se montre totalement incapable de résister au pouvoir sinistre d'un mal structurel ou d'un péché collectif, tels qu'ils se manifestent dans le génocide.

L'usage de la Bible

Dans l'esprit du Réveil, il semblait aller de soi que les Églises du Rwanda se soumettaient à l'ensemble des livres canoniques, alors qu'en pratique elles n'en utilisaient souvent qu'une partie, leur propre « canon à l'intérieur du canon ». Une Église particulière ou un croyant individuel courent toujours le risque de s'attacher à leurs livres ou passages favoris dans la Bible, plutôt que de fonder leur spiritualité sur « le plan de Dieu tout entier », pour parler comme l'apôtre Paul (Actes 20:27, TOB). On remarque une lacune dans l'enseignement des Églises rwandaises quant à ce « plan tout entier », car elles n'ont pas mis leurs fidèles en contact avec la totalité de la Parole révélée, de la Genèse à l'Apocalypse. Dans certains cas, on s'est attaché à montrer que tous les livres bibliques n'offraient soi-disant qu'un seul et unique message corroborant l'expérience du Réveil, au lieu d'exposer les croyants à toute la diversité du témoignage scripturaire. En négligeant de tenir compte du projet global de Dieu pour l'humanité, les dirigeants d'Églises se sont privés des outils théologiques indispensables pour aborder la situation très complexe des États africains nouvellement indépendants, ou pour traiter des problèmes relevant de l'économie, de la justice, des droits humains, ou de l'ethnicité.

Des témoignages au lieu d'un enseignement biblique

Dans son étude sur les mouvements de Réveil en Afrique du Sud, le théologien B. Sundkler a remarqué la tendance de ces mouvements à privilégier, non sans risque, l'échange de témoignages personnels au détriment de l'instruction biblique. On constate une insistance semblable sur le partage d'expériences spirituelles au sein du Réveil en Afrique orientale, lors des rencontres fraternelles du mouvement. Il en est résulté certes un puissant encouragement mutuel parmi les croyants, mais également un manque d'animation et d'enseignement bibliques proprement dits, si bien que l'on en est malheureusement venu à donner plus d'importance au témoignage personnel qu'à l'écoute de la Parole de Dieu. Cette Parole, il convient de s'en souvenir, peut nous pousser parfois à affronter et à assumer des circons-

tances de la vie humaine totalement nouvelles pour nous, en bousculant ainsi notre propre vécu individuel. De même, nous avons besoin de nous rappeler que la vérité telle que le Christ l'incarne transcende toujours notre façon personnelle d'appréhender cette vérité. Or le danger d'une surévaluation du témoignage personnel réside précisément là: on donne l'impression d'avoir «fait le tour» de la vérité, alors qu'on se prive en fait d'en découvrir d'autres dimensions. Il vaut la peine de citer à cet égard une remarque de Max Warren concernant William Nagenda, l'un des dirigeants ougandais du Réveil: «Il se montre capable d'agir avec un zèle sans faille dans la ligne de ce qu'il perçoit comme étant vrai, mais il ne réalise pas que la vérité dépasse ce qu'il en perçoit»[9]. La vérité du Christ surpasse effectivement ce que chacun d'entre nous peut en concevoir individuellement, car nous avons besoin de «tous les membres du peuple de Dieu» pour «comprendre combien l'amour du Christ est large et long, haut et profond» (Ephésiens 3:18, Français courant).

6. Quel modèle d'obéissance?

Si des gens ont tué leurs semblables au Rwanda, c'est entre autres parce que le gouvernement, les bourgmestres locaux et la radio leur en avaient donné l'ordre. Dans les cultures africaines, on préconise l'obéissance à l'autorité. Se pourrait-il que les Églises aient adopté la même attitude au Rwanda? Au sein de la tradition catholique, l'autorité papale a bénéficié d'une adhésion inconditionnelle. Quant à la tradition protestante épiscopale, elle a sagement recommandé d'obéir aux évêques, dont seul le bon vouloir pouvait garantir un emploi. Mais il y a plus: Tout le système éducatif du Rwanda, que ce soit dans les écoles de mission ou dans celles de l'État, a découragé la réflexion ou les mises en question, en privilégiant la mémorisation «pour réussir aux examens». Je me souviens que lors du conflit Église-État au Burundi, un de mes collègues américains fut expulsé du pays. Durant l'interrogatoire qui précéda cette expulsion, on accusa le missionnaire d'avoir utilisé une méthode d'enseignement théologique basée sur la réflexion et les questions des étudiants, plutôt que sur la présentation de réponses toutes faites. Les autorités

jugèrent qu'une telle approche était hautement subversive et qu'elle justifiait l'expulsion de mon collègue.

En résumé, le style péremptoire de l'enseignement ecclésiastique et son peu d'encouragement à la réflexion conduisit à occulter tous les sujets brûlants de la société. Il favorisa l'obéissance servile aux autorités gouvernementales et priva les chrétiens d'un enseignement crucial, à savoir que dans certaines circonstances particulièrement difficiles, « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29, TOB).

7. Quel modèle de direction ?

Le Rwanda fournit l'exemple d'une autre contradiction fatale : alors que le pays s'acheminait, contre son gré il est vrai, vers des structures plus démocratiques, les structures ecclésiastiques et leur style de direction demeuraient autoritaires. Avant le génocide déjà, certains des dirigeants anglicans s'étaient attiré la honte et avaient jeté le discrédit sur leur Église, par un conflit ouvert entre deux évêques qui risqua de conduire à un schisme, au grand désespoir des membres laïcs de l'Église. Cela nous amène à poser quelques sérieuses questions. Les dirigeants d'Églises ne sont-ils pas tenus de rendre compte de leurs actes devant l'ensemble du peuple des croyants, et ceux-ci ne devraient-ils pas avoir à leur disposition les moyens concrets de confronter au besoin leurs dirigeants, voire de s'en choisir d'autres ? Le style de vie des évêques et autres dirigeants ecclésiastiques ne creuse-t-il pas un fossé entre eux et la population qui, dans le cas du Rwanda, se compose essentiellement de paysans très pauvres ? L'Église catholique romaine au Rwanda a reconnu ouvertement le problème, alors que d'autres communautés chrétiennes n'ont pas eu ce courage, dans certains cas précis. Le P. Schonecke écrit ceci : « Grâce aux devises étrangères dont ils disposaient pour financer certains programmes de développement, beaucoup de dirigeants d'Églises adoptèrent un standard de vie qui les éloignait de la lutte du peuple pour son existence ; ces responsables ecclésiastiques paraissaient s'identifier par leur train de vie aux membres de la classe sociale dominante, connue pour sa cupidité. »[10] Lorsqu'un évêque rwandais va visiter son diocèse dans

une Mercedes avec chauffeur, on peut se demander sérieusement ce qu'est devenu son rôle de berger *au service* du troupeau, dans la mouvance du Christ qui s'est fait *le serviteur* de tous. Dans une lettre ouverte rédigée avant le génocide et adressée aux évêques catholiques romains du Synode Africain de 1994, Madame Odette Kakuze a demandé instamment que les membres de la hiérarchie maintiennent un contact vivant avec les chrétiens de la base. « Vous êtes nos pasteurs, dit-elle, mais combien de fois avez-vous rendu visite à ceux d'entre nous qui sont pauvres, malades ou dans la souffrance ? Savez-vous où ils vivent, dans quel état se trouvent leurs maisons, quelle est leur nourriture, et quels sont leurs autres besoins ? Etes-vous capables d'identifier vous-mêmes leurs problèmes, et d'en connaître la gravité ? Pourquoi choisissez-vous seulement les gens riches pour en faire vos amis, alors que ceux-ci oppriment les travailleurs ? Votre train de vie opulent (voitures de luxe, vêtements à la mode, maisons coûteuses) augmente le fossé entre vous et les gens tout simples comme nous ; il n'améliore pas notre confiance en vous. Les chrétiens se sentent abandonnés, alors que vous et votre clergé devriez être la voix des sans-voix et des exclus, les serviteurs du petit peuple »[11]. De telles accusations ne visent certes pas tous les dirigeants d'Église au Rwanda, car il y a des exceptions parmi eux. Par ailleurs, ces déclarations sont suffisamment pertinentes pour inviter tous les responsables d'Églises dans le monde à s'examiner eux-mêmes : sont-ils véritablement au courant des sentiments profonds et des aspirations réelles des chrétiens qu'ils dirigent, ou bien leur style de vie a-t-il creusé peu à peu un fossé entre eux et leurs ouailles ?

8. Le rôle des médias

La catastrophe du Rwanda a soulevé aussi le problème des médias et de la désinformation, avec leur potentiel énorme d'influence négative dans un contexte où les auditeurs étaient analphabètes ; ceux-ci n'avaient pas les moyens de vérifier par eux-mêmes si ce qu'ils entendaient était juste ou mensonger. Les protagonistes du conflit au Rwanda possédaient tous deux leur station d'émissions radiophoniques. La « Radio Muhabura » du

FPR a parfaitement réussi à transmettre aux médias occidentaux l'image positive d'une armée bien disciplinée, luttant pour une juste cause, engagée dans une bataille contre un gouvernement corrompu et dénaturé qui recourait au génocide pour se maintenir au pouvoir. Quant au gouvernement rwandais, il s'est servi de la «Radio-Télévision Libre Mille Collines», tristement célèbre, pour répandre ses mots-d'ordre cruels et racistes: «Tuez davantage de Tutsi, les charniers ne sont pas encore suffisamment remplis». La manipulation éhontée d'une population de paysans largement illettrés s'est révélée terriblement efficace. La tactique consistait entre autres à démoniser l'ennemi. La propagande gouvernementale qualifiait les envahisseurs FPR d'» inyenzi», de cancrelats; or ces insectes-là, on les écrabouille! Lorsqu'on est parvenu à démoniser ses ennemis et à les ravaler au rang d'animaux, on peut leur infliger les sévices les plus horribles, tandis qu'on ne se résoudrait jamais à pratiquer de telles atrocités sur des gens que l'on sait appartenir au genre humain (voir la conduite des Nazis à l'égard des Juifs).

Dans le contexte du Rwanda, les Églises n'eurent apparemment pas accès à des moyens de communication suffisants pour réfuter les mensonges et la désinformation des médias sous contrôle gouvernemental. On est frappé par l'ironie cruelle d'une telle situation. Dans l'ensemble de l'Afrique, ce sont les Églises qui, au cours des années, ont propagé la parole écrite, encouragé l'alphabétisation et traduit la Bible. Malheureusement, elles se sont laissé distancer dans l'usage des moyens modernes de communication électronique. Au Rwanda, «les lettres pastorales ne réussirent pas à concurrencer les professionnels de la propagande radiophonique»[12]. Il y a là pour nous, ample matière à réflexion, dans le débat au sujet des émissions religieuses et de la place réservée aux Églises dans les médias.

9. La terre et la population

Le Rwanda est le pays africain possédant la plus forte densité démographique. De 1962 à 1990, la population rwandaise a augmenté de façon spectaculaire, passant de 2.8 millions à une estimation de 7.5 millions, soit une densité de 285 habitants par

kilomètre carré. La rareté des terres disponibles représente un facteur prédominant dans le conflit rwandais. La violence et les massacres parmi la population ont été bien souvent motivés, au niveau du subconscient peut-être, par le besoin d'un espace vital. Il tombe sous le sens que dans une société où la plupart des gens doivent tirer leur subsistance d'un lotissement arable, la question de la terre assume une importance cruciale. Le problème ne fait, en outre, qu'empirer sous la pression démographique. Dans un passé récent, le gouvernement du Rwanda a promulgué des programmes de planning familial, en comptant sur des méthodes de contrôle artificiel des naissances auxquelles la hiérarchie catholique se devait de résister pour des motifs d'éthique ecclésiale. Au cours de sa visite au Rwanda en 1990, le pape Jean-Paul II n'a apparemment pas abordé le sujet. Or dans une situation aussi aiguë que celle du Rwanda, les Églises ne peuvent éviter de traiter du problème démographique, ne serait-ce qu'en relation avec les questions plus générales encore de santé publique.

10. La dimension internationale

Dans le « village global » que nous habitons, chaque nation est immanquablement influencée par des événements et des programmes politiques agencés en dehors de ses frontières. Ceux-ci échappent en général à l'influence des Églises locales. Néanmoins, des institutions comme l'Église catholique et l'Église anglicane bénéficient de réseaux internationaux; elles ont donc la possibilité et le devoir de faire entendre leur voix sur la scène internationale. Il est regrettable que dans le cas de la communion anglicane et de ses observateurs aux Nations Unies, les problèmes du Rwanda n'aient pas été rappelés à la conscience de l'anglicanisme dans son ensemble, et de la communauté internationale, avant la crise d'avril 1994. À l'instar de toutes les autres villes africaines, Kigali regorgeait à l'époque de milliers de jeunes gens sans travail, qui vivaient d'activités économiques improvisées, d'emplois temporaires, de maraudage et de prostitution. La situation désespérée des jeunes chômeurs africains en milieu urbain n'a fait qu'empirer lors de l'imposition des programmes d'ajustement structurel par la Banque mondiale et le Fonds

monétaire international. Les agitateurs politiques ont eu beau jeu alors de manipuler cette masse de jeunes désœuvrés et sans espoir, et de les recruter pour les milices Interahamwe sous la direction d'extrémistes sans scrupules.

Deuxièmement, la part prise par les nations étrangères dans le conflit rwandais semble des plus claires. Le gouvernement de l'Ouganda transgressa la charte de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) en permettant à son armée d'aller envahir un pays voisin. Le gouvernement français accorda un soutien actif au régime Habyarimana, lui fournissant des armes et des conseillers militaires. Et lorsque les Nations Unies décidèrent de retirer ce qui restait de leur contingent dérisoire à Kigali, elles firent comprendre aux milices que désormais plus personne ne s'opposerait sur place à la tuerie.

Troisièmement, le drame rwandais pose à nouveau le problème du commerce international de l'armement. Qui donc a pu armer le Rwanda, l'une des nations les plus pauvres de la planète ? Qui lui a fourni du matériel de destruction, plutôt que l'aide économique dont le pays avait besoin pour construire une société stable et équitable ?

Et finalement, la tragédie rwandaise concerne l'Église anglicane et concerne personnellement chacun de ses ministres[13]. Cette Église n'aurait-elle pas dû mettre mieux à profit son statut de communion universelle pour alerter l'opinion mondiale sur l'aggravation de la situation au Rwanda ? En fait, nous partageons la responsabilité d'un partenariat pris en défaut, et c'est sur ce dernier point que nous nous arrêtons finalement.

11. L'échec d'un partenariat

Lorsque les Églises anglicanes en Afrique et dans d'autres parties du globe ont accédé à l'autonomie, elles ont établi des relations de partenariat avec les Églises fondatrices et leurs organismes de mission. Dans le réseau de relations à l'intérieur de l'anglicanisme, on se veut partenaires en mission. Or, dans le cas du Rwanda comme ailleurs en Afrique, on peut se demander si

les organismes occidentaux de mission se sont à tel point retenus d'intervenir dans les affaires de leurs Églises partenaires, par crainte d'être accusés de colonialisme, qu'ils ont manqué à un devoir d'avertissement fraternel. Nous étions conscients de ce problème et de ses nombreuses retombées, aussi bien dans le pays que dans l'Église rwandaise. Et pourtant, nous n'avons pas osé vivre notre condition de partenaires égaux, en « confessant la vérité dans l'amour » (Ephésiens 4:15) face à nos interlocuteurs africains. Au chapitre 33 du livre d'Ezéchiel, le prophète est appelé à remplir une fonction de guetteur parmi le peuple de Dieu en Israël, en l'avertissant d'un danger imminent. C'est à propos de ce rôle de guetteurs que l'Église au Rwanda, tout comme ses partenaires occidentaux, ont failli à leur devoir. Il est parfois plus facile, pour des gens venant du dehors, de percevoir la portée de certains événements que pour des autochtones trop directement concernés. Notre tâche de partenaires face à des Églises du Sud nous place donc devant un défi particulier. La réciproque est d'ailleurs tout aussi valable, car nos Églises d'Occident doivent se laisser interpeller par leurs partenaires du Sud. Dans le corps du Christ, nous ne devons pas oublier que nous sommes membres les uns des autres, et que nous partageons la responsabilité de nous avertir et de nous encourager mutuellement. Nous avons urgemment besoin les uns des autres dans la communion universelle de l'Église, car seule la relation avec « tous les membres du peuple de Dieu » (Ephésiens 3:18, Français courant) peut nous fait parvenir à la pleine maturité chrétienne. De plus, notre engagement commun devrait nous permettre d'éviter certaines déformations graves de la vie en Église, telles que la tragédie rwandaise les illustre, en partie du moins.

Au moment de la rédaction de ces lignes [Ndt: février 1995], la hiérarchie anglicane du Rwanda se trouve encore en plein désarroi, avec certains des évêques toujours en exil au Kenya, d'autres partageant le sort des réfugiés dans les camps de Tanzanie et du Zaïre. Lorsque la direction officielle de l'Église anglicane du Rwanda aura été rétablie dans l'ensemble du pays, il conviendra peut-être d'organiser un culte public avec une liturgie de pénitence pour tous les événements récents, si possible sur une base

œcuménique et avec la participation de délégués représentant les partenaires internationaux des Églises. Là où des bâtiments d'Église sont devenus des lieux de massacres, il faudra certainement préparer des cérémonies de purification et de nouvelle dédicace. En bref, pour les anglicans, les événements du Rwanda lancent un défi majeur à la compréhension du partenariat au service de l'Évangile.

Conclusion

Le drame du Rwanda a suscité un grand nombre de questions inévitables pour l'Église et sa mission. L'ampleur et l'atrocité des actes commis dans ce pays africain apparaissent maintenant dans toute leur crudité. Néanmoins, les Églises d'ailleurs n'ont aucun droit à se targuer d'une quelconque supériorité. Les problèmes du Rwanda nous affectent tous, et trouvent presque tous leurs parallèles dans les Églises d'Occident. Si nous sommes capables de les prendre à cœur, d'y réfléchir et d'apprendre à en éviter la répétition ailleurs, le désastre sans pareil du Rwanda produira peut-être quelques conséquences positives.

Traduction de l'anglais: Théo SCHNEIDER

Notes

[1] J.E. Church, *Quest for the Highest*, Paternoster, 1981, p. 252.

[2] Fr. Wolfgang Schonecke, *What does the Rwanda tragedy say to AMECEA Churches?* AMECEA Documentation Service 17/1994 N°. 424, P.O. Box 21400, Nairobi, Kenya.

[3] J.E. Church, *op. cit.*, p. 116.

[4] Cité in D. Carson (éd), *Biblical interpretation and the Church*, Paternoster, 1984, p. 200

[5] Richard Dowden, Africa Editor of the Independent in *Vocation for Justice*, Été 1994, Vol. 8, No 2.

[6] David Bosch, *Mission, an attempt at a definition*, conférence donnée à la Dutch Reformed Church in Southern Africa, parue dans *Church Scene*, 25 Avril, 1986.

[7] Max Warren, *Revival*, an enquiry, SCM Press, 1954, p. 77.

[8] Max Warren, *op. cit.*, p. 79.

[9] Kevin Ward, article in *Journal of Religion in Africa* XIX, 3 (1986), p. 222, « Obedient Rebels », the relationship between the early « Balokole » and the Church of Uganda: the Mukono crisis of 1941.

[10] Fr. Wolfgang Schonecke, *op. cit.* p. 4.

[11] Mrs Odette Kakuze, *Rwanda Association of Christian Workers*, extraits d'une lettre ouverte adressée aux évêques qui participaient au Synode africain.

[12] Fr Wolfgang Schonecke, *op. cit.* p. 5.

[13] En tant que membre de la société missionnaire anglicane la plus étroitement liée à l'Église anglicane du Rwanda, l'auteur de ces lignes se sent particulièrement impliqué.

Roger W. BOWEN est le Secrétaire général pour l'Afrique centrale de la Church Missionary Society (CMS), mission anglicane dont le siège est à Londres.

Églises et ethnies en Afrique

Alphonse QUENUM

Il est fréquent de parler des massacres qui ont déchiré le Rwanda et le Burundi ces deux dernières années comme d'un génocide. C'est dire implicitement la dimension ethnique de ces conflits. Si l'ethnicité ne trouve heureusement pas toujours un tissu comme celui de la région des Grands Lacs pour contribuer à une guerre ouverte, elle joue néanmoins souvent un rôle négatif à plusieurs niveaux de la vie tant démocratique qu'ecclésiale. C'est en sociologue et historien comme porteur de l'Évangile qu'A. Quenum interroge la réalité de ce phénomène sur le continent africain.

Il y a quelques années, évoquer le problème du tribalisme en Afrique agaçait les Africains, parce que le mot induisait un préjugé européen, assez tenace, qui tendait à dénier à l'Afrique l'existence d'États structurés et de cultures cohérentes. Ce type de réaction et cette manière de voir les choses me paraissent pour le moins dépassés. Il est évident, qu'aujourd'hui l'Afrique est loin d'avoir le monopole des réflexes tribaux ou claniques que l'on observe sous tous les cieux, et qui se manifestent en général, pour des motifs linguistiques, économiques, politiques ou religieux.

Quand bien même l'Afrique n'en a plus le monopole, il vaut la peine d'analyser le phénomène, tant dans le cadre d'une recherche scientifique que sous l'angle de la théologie pastorale

pour en évoquer les implications. Nous croyons que cette réalité est si préoccupante qu'à l'avenir, la théologie morale et d'autres disciplines convergentes doivent leur accorder une réflexion élaborée, dans le cadre des analyses missiologiques.

À la vérité, la fragilité évidente qu'affiche, depuis de longues années, le continent africain, dans plusieurs domaines, dont celui des affrontements ethniques, laisse une image désolante qui nourrit, hélas, «l'afro-pessimisme». Et le christianisme ne peut y rester indifférent. Pourtant, on ne peut s'empêcher de constater que ce continent est aussi celui qui manifeste une étonnante santé spirituelle et une croissance démographique chrétienne qui suscite bien des espoirs. Le drame est précisément que, face à cette croissance qui est un signe d'espérance, il se développe concomitamment un délabrement moral dans la cité, dont l'une des manifestations tragiques est le problème du tribalisme ou tout simplement les conflits ethniques qui méritent attention et réflexion.

C'est sous l'angle de ses rapports avec l'Église que ce phénomène nous intéresse ici ; l'Église comme lieu d'une fraternité supposée et qui est malheureusement souvent traversée par tous les maux que provoquent les réflexes tribaux ou les préjugés ethnocentriques. La première partie de cet exposé indiquera la situation générale telle qu'on peut l'entrevoir ; une deuxième partie permettra d'évoquer quelques conséquences qui donnent à réfléchir, et dans la troisième partie, nous présenterons un essai de solutions.

1. La situation

D'entrée de jeu, il convient de souligner que l'Afrique est un vaste continent et non un État comme tend à le faire croire une certaine psychologie coloniale ou post-coloniale. Il va donc de soi qu'elle compte différents groupes ethniques avec des spécificités linguistiques et culturelles, tout comme on en dénombre en Europe, où l'anglais, l'allemand, le français, l'espagnol, le portugais, le danois, le suédois, le basque, etc., défendent jalousement leur identité culturelle.

La spécificité de la situation africaine c'est que, même s'il existe une langue dominante dans les États, on compte habituellement une multiplicité de langues suivant les ethnies sans qu'il s'agisse toujours de variantes dialectales, même s'il est vrai qu'on peut les organiser en grands groupes. Ainsi, dans un pays comme la Côte d'Ivoire, on compte volontiers une soixantaine d'ethnies, au Bénin une vingtaine, au Togo, une douzaine. Tout cela n'a pas eu le temps de s'harmoniser et se trouve facilement exposé à des réflexes centrifuges — c'est-à-dire des attitudes qui revendiquent des droits particuliers qui tendent à entraver l'unité ou la stabilité de l'ensemble du groupe — à l'occasion de petites frustrations. Et cette situation n'est pas sans poser problème.

L'Afrique est le continent par excellence des « solidarités imposées », puisqu'on a cherché à y créer de toute pièce des États-nations, selon les convenances des puissances européennes du XIX^{e} siècle, et selon l'idée qu'on s'en faisait alors. Que de problèmes à partir de ces artifices et de ce mythe d'État-nation ! Dans un pays comme le Nigéria, le nord à dominante musulmane et aux structures plutôt féodales ne voulait pas entendre parler d'indépendance, alors que le sud plus ouvert aux évolutions de la vie moderne en voulait. Ces aspirations contraires ont pourtant été contraintes de cohabiter dans un État unitaire, organisé sur une base fédérale et voulu, comme un passage obligé, par la puissance britannique coloniale. On connaît la suite.

À cela, il faut ajouter le fait que les frontières sont, dans la plupart des cas, totalement artificielles. Aussi les groupes ethniques enjambent-ils les États tout en participant d'une nouvelle culture nationale qui leur attribue une identité d'ajout, « ivoirité », « sénégalité », ce qui n'est pas sans créer d'autres problèmes qui ne seront pas développés ici.

Il faut également tenir compte des identités francophone et anglophone qui différencient une même population séparée par la frontière de deux États. La Côte d'Ivoire, voisine du Ghana, revendique son appartenance francophone face aux habitudes héritées de la colonisation anglaise de ce dernier. Il en est ainsi pour plusieurs États voisins aux groupes ethniques historiquement proches.

On doit enfin faire remarquer le mouvement centrifuge provoqué par le vent de démocratisation qui balaie le continent et qui se manifeste par une tribalisation politique des élections. Par paresse, plusieurs leaders politiques comptent avant tout sur la clientèle de leur ethnie et de leur région d'origine. De ce fait, ils sont prêts à toutes les démagogies et à toutes les manipulations pour arriver à leurs fins.

C'est autour de ces réalités ethniques aux effets multiples, sous-tendues par des singularités linguistiques, religieuses et historiques que se structurent, le plus souvent, les revendications identitaires dont les manifestations peuvent être parfois violentes, et même dévastatrices. Les politiques ne se font aucun scrupule pour utiliser les ressorts de cette sensibilité clanique. Les appartenances confessionnelles épousent parfois les configurations de ces phénomènes sociopolitiques et en subissent les conséquences, bonnes ou mauvaises.

On aurait pourtant tort de réduire les manifestations de la revendication identitaire aux problèmes de spécificité linguistique, surtout si nous voulons analyser les problèmes soulevés dans les Églises par cette revendication. Il faut prendre en compte les problèmes de classes sociales que l'on retrouve dans plusieurs pays et qui sont parfois liés à l'histoire de la traite négrière dont on néglige trop facilement les conséquences sur la situation actuelle.

Certains groupes ethniques continuent de revendiquer subrepticement leur ancien statut de dominateurs et d'anciens maîtres d'esclaves tandis que d'autres qui sont perçus comme des anciens sujets se battent pour une radicale égalité. Cette réalité complexe peut survivre dans la psychologie des sociétés modernes et avoir des conséquences dans la hiérarchie sociale et politique, et même dans le choix des responsables religieux, comme nous le verrons.

Dans un pays comme le Tchad, par exemple, les arabophones, nomades du Nord se prennent pour une classe d'anciens seigneurs et considèrent les gens du Sud, sédentaires, comme leurs anciens esclaves dont ils ne comprennent pas l'ambition actuelle de vouloir les diriger. Or, ce sont plutôt les gens du Sud, en général adeptes des religions traditionnelles, qui ont fréquenté les

écoles chrétiennes et qui sont, a priori, habilités à appréhender les problèmes nouveaux posés par la vie moderne. C'est aussi chez eux que se recrutent, avant tout, les divers groupes chrétiens. Cela explique certaines difficultés récentes. Le même problème se retrouve au Soudan où sévit une guerre d'extermination des chrétiens et une intention à peine voilée de les assujettir à la loi de la *charia*.

De ce fait, il n'y a pas une lecture univoque de l'histoire d'un même pays. Les événements ne sont pas perçus de la même manière par les différents groupes ethniques. Ainsi au Bénin, alors que les Fons d'Abomey, la capitale de l'ancien royaume du Danxomé, esclavagiste et conquérant, considèrent la victoire de la France en 1894 comme une intrusion injustifiée, suivie d'une usurpation de pouvoir, les nagots du royaume de Kétou qui payaient le tribut à Abomey considèrent cette même victoire comme une libération et le commémorent comme telle.

On ne doit pas sous-estimer cette dimension psycho-sociale de l'analyse. En effet, le drame du Rwanda et du Burundi, qui pose problème par ses outrances, relève pour une large part de cette dimension et du poids de l'histoire. Entre les Hutus et les Tutsis, il n'y a pas à proprement parler de différences culturelles ou linguistiques, mais il existe une sorte de mémoire identitaire où le non-dit sert de repère à des refoulements inavoués. On ne peut bien comprendre certaines difficultés actuelles de plusieurs pays africains sans cet arrière-fond qui permet d'intégrer dans l'analyse des éléments souvent occultes.

Enfin, la crise économique qui ronge l'Afrique et la pousse insensiblement vers une économie de troc, l'oblige à contourner les schémas hérités des structures de la colonisation. Cette crise la pousse également à chercher à renouer avec les solidarités traditionnelles comme moyen de survie, le groupe ethnique apparaît alors comme un lieu d'échanges plus naturel et une manière de refuge.

Il en découle que dans chaque pays où l'on s'efforce tant bien que mal de construire un État-nation, l'État a du mal à faire naître une Nation. Les difficultés existent aussi dans les diocèses

où il faut parfois gérer des identités multiples qui supposent des cultures diverses et différentes. Aussi est-ce un défi que de tenter d'établir une certaine harmonie dans l'imbroglio dans lequel on se trouve en Afrique aujourd'hui. Ce phénomène est renforcé par la question de l'inculturation qui est perçue comme une nécessité majeure sans laquelle les Églises chrétiennes ne pourraient survivre et par l'objectif qu'on se donne de construire des Églises qui se veulent « Famille de Dieu », comme l'ont souhaité les évêques africains au Synode de 1994.

2. Les conséquences

S'il est vrai que le phénomène de rejet, naturellement lié à la difficile assimilation des différences, existe sous tous les cieux et ce, depuis Caïn sur Abel son frère, les manifestations de tribalisme constituent néanmoins par leur fréquence, leur multiplicité et leur gravité le talon d'Achille de l'Afrique. il n'y a pas lieu de se voiler la face là-dessus. Ces manifestations parfois tragiques traversent, malheureusement, même les communautés religieuses et méritent de ce fait une attention particulière. Car lorsque ce qui est supposé être l'élite d'une société est touché par le virus de la division ethnique, il faut s'inquiéter que *corruptio optimi pessima* (« La corruption du meilleur est la pire des choses »).

Les cas du Rwanda et du Burundi qui choquent par leur excès et dont on n'arrête pas de parler sont des cas limites sous certains aspects, mais c'est aussi un peu l'arbre qui cache la forêt. A la vérité, ce sont toutes les Églises d'Afrique qui doivent travailler à une vigilance renouvelée, face au tribalisme et à ses conséquences, pour ne pas se trouver devant une impuissance semblable à celle que l'on constate au Rwanda et au Burundi et dont les racines sont de divers ordres qui remontent bien loin, comme le montrent bien des faits.

2.1. Quelques faits

Dans les années soixante, il est arrivé qu'un archevêque nommé dans un pays d'Afrique équatoriale francophone, soit refusé par la majorité des prêtres de la région parce qu'il n'était pas de

l'ethnie dominante. Rome a dû envoyer un émissaire africain pour leur expliquer que l'Église ne pouvait s'enfermer dans de telles considérations sans trahir sa mission. Dans un autre cas, tel évêque auxiliaire a vécu un véritable calvaire parce qu'il était d'une ethnie différente et qu'il venait d'une autre diocèse et que l'évêque titulaire ne l'acceptait pas. Dans un autre pays de l'Afrique de l'Ouest, un évêque devait s'écrier devant le choix d'un nouvel évêque pour le remplacer : « C'est tout le cadeau que Rome a trouvé à me faire ? » Il tenait de tels propos parce que le prêtre choisi pour lui succéder comme évêque n'était ni de son diocèse et ni parmi ceux qu'il espérait promouvoir, alors même qu'il était de la même ethnie que lui. Que se serait-il passé si de surcroît il avait été d'une autre ethnie ?

Au Rwanda et au Burundi, les premiers évêques africains étaient pour la plupart de la même ethnie alors que les nouveaux venus étaient de l'autre. Or ces derniers n'ont pas été accueillis d'un bon œil par les anciens. Ailleurs, la nomination de tel évêque a été mal vue parce qu'il était descendant d'esclaves alors que sa désignation en faisait un chef spirituel et que certains chrétiens ne se voyaient pas se soumettre à un fils d'esclaves, fût-ce dans l'Église.

2.2. Conséquences

Ces situations et les réflexes qui en découlent ne sont pas sans poser de graves problèmes pour la vie des Églises diocésaines et nationales. C'est en premier lieu dans le cadre de l'inculturation qui suppose l'utilisation des langues locales que le choix de langues pour les célébrations liturgiques pose un problème dans certains diocèses. Dans l'un de ceux que compte la Côte d'Ivoire, l'évêque a été obligé de supprimer les chorales de chants organisées sur une base linguistique donc ethnique, pour éviter des concurrences qui pouvaient faire dégénérer ces chœurs en lieux de concurrence. Une chose qui, en soi ne devait être que positive devient, par les effets négatifs qu'elle peut avoir, suspecte.

Certains évêques et prêtres épousent tellement les intérêts et les problèmes de leur ethnie qu'ils perdent totalement le sens du discernement et celui de leur mission pastorale en se laissant

prendre aux jeux aveugles des réflexes claniques. À propos des divisions dans l'Église du Rwanda, l'abbé Vénuste Linguyénéza écrit que « parmi les accusés figure l'Église catholique ».[1] Il continue en disant que

> Les divisions dans l'Église du Rwanda ne sont pas d'aujourd'hui. Ainsi, pour comprendre l'actualité, il importe de se remémorer quelques faits d'hier. Le clergé comme les congrégations religieuses, les grands séminaires comme les maisons de formation religieuse ont souvent été atteints par le virus de l'ethnicisme. Ce virus devenait virulent à certaines occasions. Notamment quand il était virulent dans la population.
>
> Il y avait aussi des occasions autrement plus favorables au virus de l'ethnicisme. Surtout les occasions où il fallait pourvoir aux plus hauts postes de responsabilité. Lorsqu'il s'agit de nommer les évêques, les confrères se salissent cordialement.[2]

Il semblerait même que pour le choix des responsables du séminaire, il y ait eu des problèmes. On comprend dès lors que, lors des événements du Rwanda et du Burundi, qui n'en finissent pas de finir, on ait eu du mal à dégager les responsabilités de l'Église et que des prêtres aient été nommément désignés comme des acteurs négatifs, voire des instigateurs et des complices. Quoi qu'il en soit des responsabilités directes des hommes d'Église, il demeure troublant que des Églises du Rwanda aient gardé les cadavres des victimes comme preuves d'une opération macabre et pour le moins sacrilège.

Dans de telles situations, l'Église ne peut que perdre une large part de crédibilité et d'impact, puisqu'elle a trahi sa mission prophétique. Car, si au niveau de ses responsables, sans de telles situations, l'Église est perçue comme partisane, comment pourra-t-elle encore jouer le rôle de recours qui doit être le sien ? Il se pose donc là un problème de fond. Les revendications identitaires ne sont pas toujours l'expression d'une quête de légitimation culturelle, mais elles sont souvent l'expression d'un désir d'espace de pouvoir. De ce fait, elles peuvent facilement être manipulées par le politique. Il est nécessaire de faire attention, grandement attention.

L'Afrique est malade de son tribalisme et les Églises n'y échappent pas ; il faut avoir le courage de le dire, même si tout cela doit

être nuancé en fonction de la situation pour ne pas céder à d'abusives généralisations. Les institutions religieuses n'ont pas toujours su sentir l'importance du danger tribal pour éveiller les consciences à la convivialité chrétienne comme nécessité pour la survie de l'Église, comme lieu de témoignage fraternel, d'interculturalité et de communion transculturelle. Toutes légitimes que soient les revendications identitaires comme moyen d'épanouissement culturel des individus et des groupes dans l'expression de leur singularité naturelle, en Afrique, la question qui se pose est de conjuguer l'assomption des particularismes avec les solidarités qu'ils impliquent et l'acceptation de la différence des autres comme complémentaire.

Comment accepter de vivre avec les différences comme source de fécondité et non comme lieu de concurrence mortelle, de rivalité destructrice ou de violence contenue ? En d'autres termes, comment concilier, en Afrique, la conscience d'appartenance à un groupe spécifique et le développement de ses attributs d'une part, avec le souci d'universalité et d'humanisme intégral que postule en particulier la vie chrétienne d'autre part ? Les réalités immédiates n'ouvrent pas des chemins à cette conciliation. Nous tenterons toutefois de proposer des essais de solutions en réponse à ce qu'il faut bien considérer comme un drame au regard de la conscience chrétienne.

3. Vers des solutions. Pour une nouvelle évangélisation

3.1. Nécessité d'une prise de conscience fondamentale

Le christianisme est en soi une religion d'amour universel et missionnaire. L'amour fraternel qu'il propose aux hommes, comme fils d'un même Père, tous créés à l'image de Dieu, marqués par le péché originel et sauvés par Jésus Christ, ne peut se concrétiser que par une vie de tolérance, ou mieux d'acceptation réciproque, la tolérance faisant parfois croire à un consentement subi ou à quelque chose de formellement obligé.

Le commandement de l'amour du prochain est fondamental parce qu'il authentifie notre amour de ce Dieu, le prochain

n'étant plus dans la charte de Jésus Christ, avant tout le proche ou le parent, mais une personne à découvrir en situation. La parabole du Samaritain (Luc 10: 29-37) donne à comprendre que le chrétien est appelé à briser les légalismes religieux, l'ethnocentrisme et tous les autres prétextes que l'on se donne pour tuer son frère ou le laisser au bord de la route blessé, livré aux bandits ou abandonné au malheur. C'est parce que ce devoir envers le prochain a été compris de cette manière et assumé par une conversion radicale que Saint Paul, l'ancien persécuteur, peut dire aux Colossiens qu'» il n'y a plus ni juif ni grec, ni circoncis ni incirconcis, ni esclave ni homme libre, mais Christ: il est tout en tous» (3:11) et qu'il ajoute aux Galates « ni homme ni femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ» (3:27-28).

Si notre pays, notre milieu d'origine, notre groupe ethnique sont des lieux naturels de notre développement socioculturel, ce donné ne saurait légitimer aucune sacralisation de cet espace de vie ni aucun exclusivisme. L'Église est un espace de coexistence plurielle et un lieu de communion des différences, au-delà de toutes frontières. Elle doit même pouvoir être, dans ce domaine, un signe de contradiction. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père.

3.2. Une pastorale dynamique et courageuse

Dans le contexte de fragmentation que vit l'Afrique où le pays, l'ethnie ou le clan apparaissent comme un lieu de repli sécuritaire à partir duquel on tend à tout justifier en invoquant le cadre pseudolégal de l'autodéfense ou de la légitime défense, l'Église comme **mater et magistra** a une mission particulière. Toutes les Églises d'Afrique doivent s'éprouver dans le feu purificateur de l'Esprit de Pentecôte qui ouvre les cœurs des peuples divers au seul langage compréhensible par tous: le langage de l'amour et de la fraternité. Elles doivent travailler à une vigilance accrue pour ne céder à aucune complicité sournoise face au drame partout présent du tribalisme, du chauvinisme et du racisme. Aucune pastorale de proximité ne peut autoriser un évêque ou un prêtre à n'être préoccupé que de la promotion des gens de sa famille ou de son ethnie, en vouant plus ou moins les autres aux gémonies

ou à une indifférence voilée. Pour y parvenir, les Églises du continent devront éviter de favoriser la cristallisation des sentiments d'appartenance, souvent dommageables et parfois préjudiciables au vivre ensemble de communautés aux sensibilités différentes. La tentation d'aller dans le sens qui fait plaisir aux siens est grande, d'une part parce qu'elle est naturelle mais dangereuse, d'autre part parce qu'elle n'est pas toujours réfléchie. Les Églises d'Afrique ont un témoignage radical à donner dans ce domaine.

Il est heureux de constater qu'actuellement la nomination de plusieurs évêques témoigne de la volonté de l'Église de briser cette tentation d'enfermement. C'est ainsi que l'Église, où qu'elle se trouve, sera vraiment perçue comme la mission de tous. Il est désormais nécessaire de porter la réflexion sur le type de formation à prodiguer aux jeunes dans une perspective d'éveil des consciences à l'égard de ces problèmes. Dans les séminaires et les noviciats, on s'efforcera de sensibiliser au danger de contre-témoignage grave qu'implique le tribalisme ou l'ethnicisme pour la vie et la survie des communautés chrétiennes. L'enjeu est d'importance pour l'avenir fécond de la mission en Afrique qui doit fabriquer autre chose que des fonctionnaires du sacré et de simples consommateurs du divin dont la vie n'est pas un écho de ce qu'ils célèbrent. Éveilles à ce devoir, les chrétiens seront par leur action comme le ferment dans la pâte parce qu'ils auront à cœur de rappeler à temps et à contre-temps le respect des droits de la personne humaine, même si cette personne est d'une autre ethnie ou d'un autre clan, surtout s'il est d'un autre groupe ethnique.

Conclusion

Au cours du dernier Synode des évêques pour l'Afrique qui s'est tenu à Rome en 1994, et dont les résultats ont été authentifiés par le pape Jean-Paul II en 1995, dans l'Exhortation apostolique *Ecclesia in Africa*, les évêques africains ont opté pour la construction d'une Église-famille de Dieu.

Choisir un tel modèle c'est, sans nul doute, opter pour un idéal où les valeurs de solidarité et de relations chaudes sont privilé-

giées. Cet idéal est aussi une raison spirituelle et morale de mobilisation pour construire la « Cité de Dieu ». Il faut cependant prendre garde que cette option ne finisse par contredire ses visées, car si large qu'elle soit, la famille africaine est avant tout clanique et presque toujours exclusive par ses rites. De plus, la mentalité de groupe est souvent déresponsabilisante.

Plus que les autres continents, l'Afrique apparaît aujourd'hui comme le continent des paradoxes. Elle aime la solidarité et semble cultiver la division ; elle aime la vie et sème partout la mort ; elle recherche la fraternité et appelle volontiers tout le monde frère mais est si facilement fratricide ; elle pratique l'hospitalité et jette malheureusement ses enfants comme des rebuts sur les routes du monde. Que faire donc et comment réagir pour que les liens de sang n'aient plus raison de l'eau de notre baptême ? Où doivent s'arrêter les revendications identitaires légitimes pour ne pas dégénérer en tribalisme ou en ethnicisme répréhensibles ? Chaque fois que l'autre n'est pas toléré parce qu'il est autre, le danger est à nos portes.

Mais le danger sera conjuré si, conscients que nous sommes fils d'un même Père, la famille de Dieu que nous voulons constituer est comprise, non comme un cercle clos, mais comme un lieu de **metanoia** et comme un chemin pour chacun et pour tous vers **le Tout Autre** ; comme une école de praxis chrétienne et d'humanisme intégral ; comme un espace de dialogue et comme un foyer de rayonnement missionnaire, c'est-à-dire d'amour diffusif. Peut-être trouvera-t-on ces propos angéliques, mais il faut bien un peu de cet angélisme pour desserrer l'étau des réalismes cruels qui émaillent nos routes de cadavres humains qu'on jette dans des fosses communes pour faire vite. Il nous faut repenser la place de la personne humaine et ses droits dans les groupes ethniques ou face à eux. L'avenir d'une Afrique responsable, digne de respect, en dépend. Il appartient aux Églises de contribuer à cette prise de conscience.

[1] « Divisions dans l'Église du Rwanda » dans la revue rwandaise *Dialogue*, n° spécial, fév.-mars 1996, (momentanément éditée à Bruxelles), p. 3.
[2] *op. cit.*, p. 4.

Prêtre d"origine béninoise, Alphonse QUENUM est titulaire d'une maîtrise d'histoire et d'une maîtrise de sociologie. Docteur en théologie de l'Université de Strasbourg, il est spécialiste de la traite négrière et des problèmes de sociologie politique africaine. Avant de devenir professeur à l'Institut Catholique d'Afrique de l'Ouest à Abidjan, il a été emprisonné pendant une dizaine d'années par le régime marxiste policier du Bénin des années 70 et 80, qui l'avait condamné à mort à cause de ses prises de position. Il collabore aussi au quotidien *LA CROIX-L'Evénement* et participe activement au mouvement de démocratisation en cours en Afrique et à la lutte pour les droits de l'homme.

Projet de résolution du conflit au Rwanda: Mécanismes destructifs et constructifs

Richard FRIEDLI

Il s'agit ici de la présentation du projet qu'une équipe rwando-suisse a engagé au service de la reconstruction et de la réconciliation de la région des Grands Lacs, qui a été entraînée dans un processus de génocide. Ses membres ont été concernés, dès 1994, par la tragédie — soit comme victimes appartenant aux différentes composantes socio-ethniques du conflit soit comme chercheurs en sciences humaines interrogés par les facteurs socio-psychologiques, religieux et historiques des violences culturelles.

Le projet est financé, d'une part pour l'étude des phases destructives par l'Institut suisse de développement (Bienne) et d'autre part pour le travail sur la réconciliation par le Fonds de Recherche de l'Université de Fribourg. Les aspects plus personnalisés du projet, par exemple le réseau-femmes du Rwanda, ont été financés par des contributions restreintes de l'Action de Carême et de Caritas-Suisse.

Les dernières années du XX^{e} siècle sont pleines de promesse, mais aussi de désarroi. Des solidarités nouvelles voient le jour, cependant que de vieux égoïsmes font tache d'huile. La recherche sur la paix reste d'actualité; il importe d'étudier les conflits. Des visions globales prennent forme, et il faut agir localement. Mais on peut tout aussi bien affirmer qu'il est urgent d'agir globalement et que la réflexion locale est une chose salutaire. Tel est le champ de tensions dans lequel s'inscrit la destinée du Rwanda. Ce pays se voit à peine sur une carte du monde. Pour la conscience universelle le nom «Rwanda» évoque une grande catastrophe humanitaire.

«L'humanitaire»: vision ou propagande?

Les circonstances dans lesquelles on utilise le qualificatif «humanitaire» montre bien à quel point une notion aussi chargée de sens que celle d'«humanité» est devenue équivoque en cette fin de siècle. Le cas du Rwanda est particulièrement révélateur à cet égard. Les massacres perpétrés aussitôt après que l'avion présidentiel du général Juvénal Habyarimana fut abattu au-dessus de Kigali le 6 avril 1994 sont une «catastrophe humanitaire». Et cette hécatombe de femmes, d'enfants et d'hommes en l'espace de quelques semaines a soulevé une vague de compassion au sein de la communauté internationale. Les douzaines d'œuvres d'entraide et d'organisations non gouvernementales qui ont afflué au Rwanda portent également le label «humanitaire». Mais leurs motivations apparaissent souvent si ambiguës qu'elles méritent tout au plus l'étiquette «industrie humanitaire» ou «business humanitaire».

Cet adjectif est cependant devenu parfaitement insoutenable dès lors qu'on l'a utilisé en relation avec l'intervention militaire de la France dans la guerre civile rwandaise. L'opération «Turquoise» a été vendue à l'opinion publique en tant qu'organisation de sauvetage humanitaire. C'est ainsi que l'hypocrisie du pouvoir transforme son intervention en geste «humanitaire». Il ne s'agit pas de prétendre que ce spectacle médiatisé n'a apporté aucune aide ni sauvé des vies. Ces considérations sur le thème de l'«humanitaire» veulent simplement montrer que nos analyses

ci-après sur le Rwanda doivent être replacées dans un contexte où les systèmes de référence sont devenus totalement labiles.[1]

Vouloir parler ainsi de reconstruction avec les Rwandais dont l'existence individuelle et sociale a été broyée peut paraître relever d'une attitude négative et de préoccupations minimalistes. Il n'y a là plus aucune référence à une institution sociale qui tienne. Ce qui reste, c'est le désespoir absolu, l'impuissance totale. Mais ce tréfonds peut aussi être le lieu où l'on prend la décision de reconstruire. De même que la perte d'un être cher ne nous précipite pas dans l'autodestruction pour autant qu'une étincelle de goût de vivre continue de nous habiter, l'effondrement de la société entière ne peut déboucher sur une lueur d'espoir qu'au moment où le travail de deuil commence. C'est le «tournant» vers la vie. Des hommes et des femmes dépouillés de tout sont alors susceptibles de se solidariser par delà les cloisonnements et les haines — qu'ils ne peuvent dépasser qu'en passant à travers.

Observations participantes

Ces préliminaires donnent le ton général des analyses qui vont suivre; ils cherchent à exprimer le rythme qui a été le nôtre au cours des mois passés. Analyses objectives et sympathies personnelles s'y entremêlent. La documentation et l'étude des aspects sociaux des recherches sur la paix effectuées par les chercheurs en science comparée des religions à l'Université de Fribourg (depuis le début des années quatre-vingt) y sont aussi présentes que les coups du sort frappant des amis que je connais depuis 1965. À la base, il y a notre sympathie personnelle pour l'effort de survie que tentent désespérément de nombreux Rwandais et Rwandaises. Les interférences ethniques constamment invoquées dans le débat public ne sont d'aucune utilité à cet égard. Ces clichés dévastateurs ne font que bloquer l'accès aux problèmes réels et aux êtres humains qu'ils concernent.

Étude théorique des conflits et sympathie personnelle

La naissance de notre projet de recherche doit beaucoup aux circonstances suivantes:

(1) Plusieurs discussions menées à l'European University Center for Peace Studies (EPU) dans la ville autrichienne de Stadtschlaining (près de Vienne) ont corroboré mon idée que le conflit du Rwanda, complexe, ne peut être analysé que dans une perspective plurifactorielle. On a donc constitué à Fribourg, à partir de juillet 1994, une documentation qui tente de cerner sept aspects de la réalité rwandaise: histoire, économie, démographie, religion, géopolitique, médias, psychologie des foules.

(2) Dans le cadre de l'Académie suisse pour le développement (Bienne), des sociologues européens et de la zone du Pacifique étudient depuis le début des années quatre-vingt dix des processus d'anomie économique, sociale, ethnique et individuelle. Ces études sont précieuses pour l'analyse culturelle comparée du conflit rwandais.

(3) Une femme qui a fui le Rwanda avec sa famille lors du génocide travaille dans notre équipe depuis le début de 1995, comme conseillère et documentaliste.

(4) La participation (1994-1996) au groupe d'étude constitué par le ministre des affaires étrangères de la Confédération helvétique pour faire un bilan de la coopération avec le Rwanda, a fourni de précieux éléments d'appréciation sur la situation passée et présente de ce pays.

La recherche sur l'anomie

La notion d'anomie a été forgée par le sociologue français Emile Durkheim; elle lui a surtout servi d'instrument d'analyse conceptuelle dans ses études sur le suicide (1897). Elle désigne l'état de désorientation caractérisant la vie quotidienne d'un individu qui perd son identité et le sens des réalités. Cette perception profondément désaxée des relations humaines et de l'environnement social conduit des individus et des groupes non seulement à déformer la réalité, mais aussi à adopter envers autrui des attitudes aberrantes et même destructrices. Les situations anomiques extrêmes prennent ainsi la forme de violences individuelles et sociales et d'une destructivité sans frein.[2] Si l'on ne veut pas rester impuissants face à de telles «catastrophes humanitaires», il est

indispensable d'établir un diagnostic sociopathologique sans vouloir ramener le problème à une cause unique et ponctuelle. De ce travail fouillé dépend la compréhension du conflit et l'efficacité de la thérapeutique sociale à mettre en œuvre.

Phases de l'escalade anomique

Comme on l'a dit, les champs d'hostilité sont multiples dans le conflit rwandais. Géographie et histoire y jouent des rôles aussi déterminants que les implications personnelles et les aspects structurels. C'est à travers ces nombreux facteurs que l'on observe le phénomène de l'escalade de l'anomie. Et tel est l'éclairage sous lequel il faut projeter la reconstruction d'un nouveau nomos («loi, coutume, harmonie, sécurité») collective.

Pour ce qui est d'interpréter l'anomie rwandaise et d'en envisager le traitement, on peut utiliser comme points de repère — à la fois typiques et concrets — au moins les phases et événements sociopolitiques suivants. Nous sommes cependant bien conscients de proposer ainsi une lecture personnelle de phénomènes complexes du passé3 Il s'agit là d'une recherche:

1. **Raidissement** (1957-1959): les bouleversements sociopolitiques, le pouvoir conquis par la classe paysanne et l'abolition des structures féodales donnent un tour idéologique à la stratification sociale.

2. **Polarisation** (1962): les exodes et les déplacements de populations dans le pays et à l'extérieur du Rwanda accentuent les problèmes démographiques et les litiges de droit foncier dans toute la région des Grands Lacs d'Afrique centrale.

3. **Radicalisation** (1973): l'ethnicisation du passé rwandais et la régionalisation des problèmes de répartition provoquent un changement de pouvoir politique. L'instauration de quotas ethniques durcit le climat social.

4. **Formation de coalitions** (1982): glissements géopolitiques en Ouganda, mouvements de panique migratoire, famines à grande échelle et réactions de phobie au Rwanda entraînent un climat d'insécurité. Les différentes communautés s'isolent; les méfiances s'installent.

5. **Déstabilisation socio-économique** (1987-1989): déjà précaire, la transition entre économie de subsistance rurale et économie de marché urbaine est complètement désorganisée par la chute des prix du café sur le marché international. La dévaluation du franc rwandais (de 40%) conduit la Banque mondiale à imposer des mesures d'ajustement structurel.

6. **Menace** (1990): l'incursion des soldats du Front Patriotique Rwandais dans le Nord du pays matérialise leur soif de retour aux origines. Le gouvernement de Kigali panique. On arme les milices appartenant aux formations politiques tout récemment autorisées. Leurs journalistes excitent la population.

7. **Stratégies d'anéantissement** (1993-1994): l'hystérie sécuritaire s'accentue après la mort violente de Melchior Ndadaye, président démocratiquement élu du Burundi: on dresse des listes d'ennemis intérieurs, des escadrons de la mort se constituent, les campagnes d'incitation au génocide s'intensifient à la radio.

8. **Massacre** (1994): dès que l'avion du président est abattu le 6 avril 1994, les instincts meurtriers se donnent libre cours: tuerie frappant la communauté tutsi et les Hutus d'opposition, viols, profanation d'églises, mères et enfants traités au mépris de toute dignité humaine.

9. **Abîme de l'horreur** (1994-1995): la population rwandaise est profondément traumatisée, psychiquement et socialement déracinée, en fuite et dispersée dans toute la région. Elle vit, comme on l'a dit, dans un climat de «catastrophe humanitaire».

Il va de soi que cette façon de présenter les phases de la progression anomique fournit un aperçu bien trop schématique de la réalité. Mais elle montre toute l'importance que peut revêtir une analyse plurifactorielle lorsqu'il s'agit de planifier les étapes successives de la reconstruction. L'organisation de celles-ci devrait être à la fois simultanée et échelonnée. Voici un aperçu des phases de relèvement et de réconciliation qui devront mener de l'anomie vers un ordre nouveau.

Phases de la reconstruction

Il est bien évident qu'un article consacré au «chaos rwandais» ne saurait faire le tour d'un tel conflit. Les scénarios et les modèles qui peuvent exister deux ans après ces événements dramatiques sont encore flous. Comme l'escalade anomique s'étend ici sur une période de presque 40 ans, on peut imaginer que la phase de redressement durera à peu près aussi longtemps. Seules quelques voies envisageables peuvent être indiquées dans l'esprit du rapport d'atelier que je présente ici. Ces considérations serviront surtout de contribution ponctuelle à l'étude sur l'anomie dont nous entendons creuser les aspects théoriques et exploiter les résultats pratiques.

1. **Apaisement** (1994-1996): la présence militaire de la Minuar, les interventions compétentes du CICR et du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés contribuent à calmer les esprits tout en fournissant des secours. Ces interventions d'urgence constituent une première étape vers la décrispation des ennemis.

2. **Culture de la vie** (à partir de 1994): il est essentiel de l'offrir comme alternative à l'anticulture de la mort. Les organisations non gouvernementales ont ici leur rôle à jouer — en dépit des critiques formulées à l'égard de l'»industrie humanitaire», qui a sa raison d'être. Je pense que même les œuvres ecclésiastiques pourraient ici retrouver leur crédibilité après une phase de deuil autocritique.

3. **Lamentations** (à partir de 1995): il est indispensable, au moment d'amorcer le processus thérapeutique, d'organiser des lieux où l'on pourra exprimer sa colère et son besoin de vengeance. Cette entreprise est très délicate, car on ne doit en aucun cas relancer la spirale de la violence. Le tribunal international d'Arusha apporte une contribution centrale à cette décantation de la vie publique.

4. **Médiation africaine** (à partir de 1996): il nous semble que les méthodes de gestion des conflits et les modèles de médiation développés dans le contexte occidental sont encore trop inspirés des principes de l'argumentation rationnelle. On peut les compléter

par les processus de conciliation basés sur la tradition africaine des palabres.

5. **Prendre l'initiative**: il conviendrait d'examiner aussi dans quelle mesure un impératif socio-éthique «interreligieux» servant de Règle d'or pourrait s'appliquer à la réalité rwandaise d'aujourd'hui. La règle fondamentale du «Fais à autrui ce que tu souhaites qu'on te fasse!» a valeur de principe éthique universel. Partout dans le monde se forment des réseaux de femmes portés par cette vocation. Elles traversent ainsi les frontières ethniques et religieuses qui les séparent, afin de se solidariser pour la survie de leurs enfants.

6. **Transmuer l'inimitié**: ce processus exige beaucoup de ménagements et de lucidité. Sans vouloir dissimuler ou taire quoi que ce soit du génocide, il s'agit de faire perdre aux êtres humains qui s'affrontent leur sentiment d'hostilité, afin de pouvoir parler de leur détresse en tant que partenaires en conflit. Il n'est donc pas question d'oubli superficiel ni de pardon aveugle — pas plus l'amnésie que l'amnistie ne peuvent être salutaires.

7. **Verbaliser le conflit**: il faudrait au contraire instaurer un climat qui permette d'exprimer par des paroles ce qui s'est passé — même si ce ne doit être que des balbutiements. Peut-être qu'avec une patience opiniâtre on pourra alors reconstruire petit à petit le sentiment brisé de l'ancienne confiance.

8. **Agir ensemble**: il est pédagogiquement évident que ce genre de dialogues atteint rapidement la frontière de l'indicible. Le Belge Dominique Pire, prix Nobel de la paix, nous a souvent démontré, à l'Université de la Paix qu'il a fondée en 1958, qu'une collaboration constructive reste possible alors que l'on ne trouve depuis longtemps plus rien à dire.

9. **Réconciliation**: ce travail sur l'anomie touche à son terme avec la célébration de la communauté réconciliée. La tradition biblique donne à cette utopie le nom de *shalom*.

Résolution concrète du conflit

Notre répartition en phases des processus anomiques est destinée à montrer la complexité de la situation rwandaise telle qu'elle se présente actuellement. De même, le traitement du conflit requiert des approches complexes. Il y faut des compétences pluridisciplinaires lesquelles peuvent être partiellement coordonnées dans le cadre de l'Université de Fribourg. Mais notre équipe ne saurait faire davantage que d'élaborer des scénarios pour la reconstruction du Rwanda et d'en peser les avantages et les inconvénients. Décision et exécution appartiennent aux protagonistes rwandais. Notre groupe de travail a pour but de préparer les éléments constitutifs de ces stratégies et — probablement à l'extérieur du Rwanda — d'en évaluer les chances de la — mise en œuvre pour le Rwanda lui-même et pour les camps de réfugiés qui l'entourent. Il s'agit là d'une application cohérente de la «participatory action research» (méthode PAR) dans laquelle théorie et pratique, réflexion et engagement, modélisation et vérification active se fécondent réciproquement. Notre expérience en matière de sciences sociales et de religions nous conduira à suivre plus particulièrement les aspects suivants:

1. Évaluation critique des **techniques de palabres** africaines (rwandaises), c'est-à-dire des pourparlers traditionnels et de leur transposition actuelle à la gestion du conflit rwandais. Il convient de prendre en compte, notamment, les relais suivants dans la tradition africaine: intégration sociale (liens de famille et de voisinage), tissu économique (société d'autosubsistance), environnement (contexte rural), situation politique (microsociologique), option juridique (harmonie et non répression). La question qui se pose donc est de savoir dans quelle mesure les méthodes traditionnelles de jurisprudence, de médiation et de réconciliation peuvent encore être utiles et respectées dans des conditions modernes — urbanisation, économie de marché, internationalisation, interdépendance macrosociologique et juridiction d'Etat. Cette manière de faire associe des points de vue juridiques et moraux. Les thèmes évoqués plus haut de «transmutation de l'inimitié» ou de valeur éthique de la «Règle d'or» intéressent ce champ d'investigations.[4]

2. **Choix des acteurs.** Désigner des protagonistes et des réseaux sociaux aptes à lutter contre l'anomie et construire un ordre vivable, ou susceptibles d'être appuyés dans ce sens est une entreprise difficile et pleine d'embûches politiques. Nous pensons dans ce contexte à des groupes, réseaux ou ONG avec lesquels nous avons déjà établi des contacts informels ou formels, directs ou indirects: le réseau de diverses organisations féminines «Twese hamwe» (solidarité de mères élevant seules leurs enfants, association de veuves de guerre, groupes sida, aides scolaires, crédits d'aide à la construction, etc.), la banque «Duterimbere» pour les femmes, l'organisation «Twiyunge» de coordination pour la pédagogie de la paix, l'initiative de réconciliation «Ubukambanzimana». Il va de soi que cette liste n'a qu'une valeur indicative; elle montre dans quelle direction nous cherchons.

Rappelons pour terminer que le rapport d'atelier présenté ici constitue un bilan provisoire. L'idée fondamentale de notre démarche, c'est que l'on peut inverser un processus anomique. Le défi que cela implique: dans la lutte pour la vie, se peut-il que l'élan de la reconstruction rattrape ou surpasse les mécanismes de la destructivité?

Notes

[1] À propos de la problématique «humanitaire» en tant qu'idéologie politique, manipulation médiatique et trucage moral: Marie-Dominique Perrot (dir.), *Dérives humanitaires, États d'urgence et droit d'ingérence* (Cahiers de l'Institut universitaire d'études du développement I), Genève, 1994.

[2] Réservée au départ à la psychologie de l'individu, la notion d'anomie est ainsi appliquée à des processus sociaux. Cf. Peter L. Berger, *Zur Dialektik von Religion und Gesellschaft. Elemente einer soziologischen Theorie*, Frankfurt s.L.M., 1973. L'état actuel de la recherche sur l'anomie dans les pays francophones et aux Etats-Unis est décrit en détail dans: Philippe, Besnard, *L'anomie. Ses usages et ses fonctions dans la discipline sociologique depuis Durkheim*, Paris, 1987.

[3] Les interprétations diffèrent énormément: sociologues, politologues et africanistes belges ou français, membres des gouvernements anciens et actuel du Rwanda, représentants des Églises et des ONG mettent l'accent sur divers aspects, de manière controversée et parfois polémique. Un nombre appréciable de ces protagonistes ou spécialistes exposent leur point de vue dans l'ouvrage dirigé par André Guichaoua, *Les crises politiques au Burundi et au Rwanda* (1993-1994), Paris/Lille, 1995. Cet

ouvrage capital publie notamment, dans sa quatrième partie (pp. 501-785) des documents et des faits que l'on ne trouve pas ailleurs.

[4] À propos de la manière africaine de traiter les conflits: Richard Friedli, «Die Kindoki sind gestort. Zaïrische Stadtkonflikte und afrikanische Palaversysteme», in *Friedensbericht* 1995. Friedensforscher ur Lage (State-of-Pace Conference 1994, EPU Stadtschlaining), Chur/Zurich, 1995, pp. 273-284.

Après une formation universitaire en Suisse et en Belgique, R. FRIEDLI a obtenu un doctorat en théologie de l'Université de Fribourg (Suisse). Il est parti dans la région des Grands Lacs comme prêtre dominicain et enseignant, tout d'abord à Bukavu (Zaïre), puis à l'Université nationale du Rwanda. Depuis 1971, il est Professeur à l'Université de Fribourg. Pendant vingt ans, il a enseigné la missiologie et les sciences des religions à la Faculté de théologie. Actuellement, il occupe la nouvelle chaire de Science comparée des religions à la Faculté des Lettres.

Le Royaume: Affirmations et engagements[1]

Le texte que nous publions ci-dessous n'est pas un article, mais une affirmation collective ou communautaire, issue des débats d'une conférence qui s'est tenue en Malaisie en mars 1994. Il en a le genre littéraire. Toutefois ce texte est très important aux yeux de la rédaction de *Perspectives Missionnaires*. En effet, il atteste de la rencontre entre chrétiens de tendance évangélique engagés dans l'action sociale d'une part, et de chrétiens se rattachant à une spiritualité de type pentecôtiste ou charismatique d'autre part. De surcroît, les mouvements pentecôtistes et charismatiques ont pris une ampleur sans commune mesure avec ce qu'on peut connaître dans les milieux de tendance dite œcuménique ou évangélique. Enfin, de telles rencontres sont plutôt rares à un niveau mondial (22 pays et 6 continents étaient représentés).

La conférence dont ce texte donne les résultats était la troisième d'un processus commencé en 1988 aux USA et poursuivi en 1990 à Londres. Inspirés par l'étude du thème biblique du Royaume de Dieu, les participants ont notamment déploré la dissociation entre proclamation, action sociale et renouveau dans l'Esprit qui grève trop souvent nos efforts en matière de mission ou de service dans le monde.

La conférence tenue à Malacca en Malaisie a produit un bref «manifeste sur le Royaume», une prière, des affirmations et engagements liés au thème du royaume, puis des pistes de travail pour favoriser un ministère et service chrétien vécu dans son intégralité.

[1] Traduit avec l'aimable autorisation de Ron Sider, co-organisateur de la Conférence.

Préambule

Du 1er au 5 mars 1994, 80 chrétiens de six continents se sont rassemblés en Malaisie afin de rechercher la direction du Saint-Esprit en vue d'une compréhension du Royaume de Dieu qui pourrait aider à intégrer les trois courants actuels suivants: l'évangélisation du monde, l'action sociale, et le renouveau dans le Saint-Esprit. Après prière, dialogue et recherche dans les Écritures, nous pouvons présenter ces affirmations et ces engagements au sujet du Royaume à l'Église universelle. Nous croyons que le fait de se concentrer sur l'Évangile que Jésus lui-même a proclamé peut unir l'Église d'aujourd'hui et la revêtir de puissance dans une obéissance véritable et pour une mission globale.

« Après que Jean eut été livré, Jésus alla dans la Galilée; il prêchait la Bonne Nouvelle de Dieu et disait: Le temps est accompli et le Royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle. » Notre Seigneur Jésus demandait à ses disciples de prier chaque jour: « Que ton règne vienne; que ta volonté soit faite sur la terre... » et de « rechercher premièrement le Royaume et sa justice » dans leur vie tout entière. Par la parole et l'action, en Galilée, puis à Golgotha, avec le tombeau vide, Jésus a puissamment démontré le règne de Dieu sur tout ce qui est. Ce règne de puissance est encore et toujours présent parmi nous aujourd'hui et il atteindra son plein épanouissement lors du retour du Christ.

Sur toute la terre, en différents endroits et dans diverses traditions, le thème du « Royaume » est remis au centre et ceci d'une manière nouvelle. Il inspire aussi bien les charismatiques que les pentecôtistes, les évangéliques sociaux, les leaders œcuméniques et les milieux engagés dans l'évangélisation mondiale. Malheureusement beaucoup de chrétiens ont encore à découvrir l'importance de la bonne nouvelle de Jésus concernant ce Royaume. Aussi croyons-nous que le développement de notre théologie et de notre mission, avec une attention particulière de la manière dont Jésus s'est défini lui-même et a agi, vont contribuer à l'unification de l'Église pour offrir à un monde perdu et brisé la guérison de Dieu.

Nous confessons que trop souvent :

- Nous avons, à la fois, obscurci le témoignage à rendre au Royaume en séparant proclamation de la Parole et action sociale qui vont de fait de pair et essayé de les pratiquer sans nous placer dans une totale dépendance du Saint-Esprit.

- Nous avons omis que la bonne nouvelle du Royaume était au cœur de l'enseignement de Jésus, et partant nous n'avons pas présenté l'Évangile comme Jésus le faisait.

- Nous avons déformé l'Évangile de Jésus en omettant de prêcher et de montrer qu'il inclut toujours la bonne nouvelle pour les pauvres.

- Nous avons manqué de manifester que l'amour est le signe distinctif du Royaume de Dieu en négligeant d'aimer le Seigneur de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toute notre pensée et nos prochains comme nous-mêmes.

- Nous avons dilué l'Évangile de Jésus en négligeant de le proclamer et de le vivre comme un défi radical contre le mal dans chaque culture, société et système socio-économique.

- Nous avons déshonoré l'Évangile en ne vivant pas conformément aux enseignements de Jésus.

- Par les divisions qu'a générées notre orgueil, nous avons contredit la prière de Jésus qui demandait que notre amour fraternel convainque le monde que le Christ vient de Dieu.

- Certains ont accentué l'aspect personnel et individuel du Royaume de Dieu au détriment de sa dimension de corps et de communauté de croyants. D'autres ont fait l'inverse.

- Quelques-uns ont négligé les implications matérielles et physiques du Royaume de Dieu et n'ont mis l'accent que sur ses aspects moraux et spirituels. D'autres ont fait l'inverse.

- Nous avons manqué à notre devoir de servir notre prochain et de témoigner du Royaume dans les affaires politiques, éducatives, économiques, financières, commerciales, scientifiques, sociales, médicales, médiatiques et artistiques.

• Nous avons prié *que ton règne vienne* et nous avons oublié que le commandement *cherchez d'abord le Royaume* s'applique en premier lieu à notre style de vie personnel et à nos choix de société.

• Par conséquent nous nous repentons de ne pas avoir laissé le Christ être Roi dans ces domaines. Nous voulons redresser ces erreurs par un enseignement biblique, par de petits groupes de partage, par de solides débats théologiques d'une part, et d'autre part, au travers de communautés et des ministères qui associent proclamation, action sociale et renouveau dans le Saint-Esprit.

Fondement biblique

« Car l'Éternel est un grand Dieu, il est un grand roi au-dessus de tous les dieux. » (Ps 95:3) Comme Créateur, Soutien, Auteur et Souverain de l'univers entier, Dieu n'a jamais abandonné et n'abandonnera jamais sa souveraineté sur l'univers.

Dieu a placé le monde sous la direction de femmes et d'hommes créés à sa propre image (Gn 1:27-28; Ps 8:6-8). Ils se sont rebellés contre le Créateur, ce qui a eu pour effet tragique de semer le désastre, le désordre et le mal dans toute la création (Gn 3). Maintenant encore Dieu désire établir son autorité et sa souveraineté dans la vie des personnes et de la société. Au travers d'Israël, le peuple choisi, Dieu a commencé à révéler son plan de salut et de restauration de la création. Les prophètes ont promis qu'un jour le Messie viendrait inaugurer la souveraineté effective de Dieu sur la Terre d'une façon nouvelle et puissante. Ce jour-là, il y aura salut, justice et paix — plénitude dans tous les domaines de la vie — pour les hommes, les femmes et les enfants (Es 9:6-7; 65:17-25).

Jésus, le charpentier, fils de David et fils éternel de Dieu, a accompli la prophétie promise et a inauguré l'ère messianique en proclamant et en incarnant le Royaume de Dieu (Mt 9:35; 4:17-24). En guérissant les malades, en chassant les démons et en annonçant la bonne nouvelle du Royaume, il démontrait et enseignait que le règne de Dieu était entré d'une manière décisive dans l'histoire par sa personne et son œuvre (Mt 12:27-28).

Les paroles étonnantes de Jésus et ses œuvres confirmées par l'onction du Saint-Esprit définissent les caractéristiques de ce royaume naissant. Jésus enseignait que Dieu accueille tous ceux qui se repentent de leurs péchés et qui cherchent le pardon de Dieu. Il reconnaissait comme ennemis du Royaume de Dieu Satan et ses forces maléfiques, ainsi que tous ceux qui avec lui s'opposent à Dieu. Jésus a défié les démons de la société dans laquelle il vivait et il a prêté une attention particulière aux pauvres, à ceux qui sont faibles et aux marginaux. À ceux que le pouvoir et les honneurs ont délaissés, Jésus a offert un libre accès à l'amour et à la puissance de Dieu ainsi qu'une place honorable dans la société. Il enseignait que son Royaume n'était pas un royaume politique à la manière de ce monde, c'est-à-dire un royaume instauré par la force (Jn 18:36). Mais il a aussi démontré que son Royaume devenait visible dans ce monde par des signes miraculeux et des prodiges ainsi qu'au travers de la communauté des pécheurs pardonnés — femmes et hommes, prostituées et collecteurs d'impôts, jeunes et vieux, riches et pauvres, gens cultivés et analphabètes — qui commençaient à vivre selon les principes du Royaume qu'il leur avait enseignés. En fait Jésus insistait pour que l'amour et l'unité de ses disciples soient si évidents que cela attesterait qu'il venait du Père.

Son défi à l'ordre établi était si radical, son titre de Messie et sa prétention à être Fils de Dieu étaient si inacceptables, que les autorités l'ont crucifié pour prouver que ses prétentions étaient fausses. Sur la croix, Jésus a expié nos péchés et nous a réconciliés avec Dieu si bien que nous pouvons librement entrer dans son nouveau Royaume en tant que pécheurs pardonnés. Sa résurrection au troisième jour confirme que le Royaume de Dieu est définitivement entré dans l'histoire. L'exemple de Jésus, son amour blessé, son don de soi, ses souffrances pour la justice représentent la norme pour les croyants et la voie essentielle par laquelle le Royaume répand la vie dans ce monde.

Après sa résurrection et son retour auprès du Père, Jésus a envoyé le Saint Esprit afin d'équiper et de mandater hommes et femmes afin qu'il vivent, proclament et incarnent la Bonne

Nouvelle du Royaume jusqu'aux extrémités de la Terre (Jn 14:16-18; Ac 1:8; 1 Co 14:27), de Dieu (Rm. 1:1; 15:16), du salut (Ep 1:13), de la grâce (Ac 20:24-25) et de la paix (Ac 10:36; Ep 6:15). Ils ne prêchaient pas des Évangiles nouveaux, opposés les uns aux autres, mais redisaient avec d'autres mots la même histoire de Jésus le Galiléen, enseignant qu'il est le Messie attendu, le Seigneur ressuscité et le seul Sauveur qui offre aujourd'hui gratuitement le salut à tous ceux qui se repentent, croient et se joignent à sa communauté messianique. Le Seigneur glorifié appelait les membres de cette communauté à soumettre leur vie entière à sa Seigneurie (Ph 3:7-8). Sous ce règne nouveau, l'Église primitive vit en son sein les murs que la société avaient dressés pour diviser hommes et femmes, Juifs et Grecs, riches et pauvres, s'écrouler. Cette communauté du Roi était si différente des autres que Paul a osé proclamer que la seule existence de ce groupe d'hommes et de femmes d'ethnies et de classes différentes est le cœur même de l'Évangile qu'il proclame, et un signe magistral de la puissance de la croix (Ga 3:26-28; Ep 2:11-3.6).

Les manquements et le péché de l'Église primitive confirment le fait que le Royaume ne sera pleinement réalisé qu'au retour du Christ (Ap 11:15; 1 Co 15:20-28). En attendant, la bataille avec Satan et le royaume des ténèbres continuent à faire rage. Mais la résurrection du Christ a démontré que le Tout-Puissant remportera la victoire ultime (Hé 2:14-15; 1 Co 15:20-28). À son retour, il achèvera de réaliser le plan de Dieu pour la restauration de la création dans sa plénitude. Cette œuvre ultime de salut inclut non seulement la résurrection des personnes, mais encore la restauration de la création gémissante (Ro 8:19-21), et l'inauguration de la nouvelle Jérusalem accompagnée de l'honneur et la gloire des nations (Ap 21:22-22:2). Alors les royaumes du monde seront véritablement le Royaume de notre Seigneur.

Le Roi et son Royaume

● Nous croyons que le Royaume de Dieu et Jésus Christ le Roi sont inséparables (Jn 3:3-18; Mc 10:17-21; Ph 2:9-11).

C'est pourquoi nous mettons Jésus au centre de nos préoccupations et nous refusons tant de remplacer ses directives par des

programmes humains que de proclamer le nom de notre Roi en négligant de faire sa volonté.

• Nous croyons que le Royaume de Dieu est présent chaque fois que quelqu'un confesse le Roi et fait sa volonté.

C'est pourquoi, par la parole et par l'action, nous cherchons à partager l'Évangile avec les hommes, les femmes et les enfants partout dans le monde, les invitant à accepter le Christ comme leur Sauveur et Seigneur et à rejoindre sa communauté en soumettant leur vie entière à son autorité (Mt 28:18-20).

• Nous croyons que partout où les gens font la volonté de Dieu, les signes du Royaume apparaissent dans la société humaine.

C'est pourquoi nous voulons coopérer avec tous ceux qui font la volonté de Dieu en recherchant la paix, la justice, la vie et la liberté. De cette manière nous témoignerons toujours que le fondement et l'accomplissement de la volonté de Dieu sont en Jésus, le Roi du Royaume (Hé 12:2).

• Nous croyons que Dieu, par l'Esprit, a rendu Jésus capable de proclamer et de démontrer que le Royaume de Dieu était sur la Terre (Lc 4:18-19).

C'est pourquoi nous encourageons femmes et hommes à rechercher les dons du Saint-Esprit et à connaître sa puissance tout en recherchant premièrement le Royaume de Dieu.

• Nous croyons que les Églises sont appelées à être des signes du Royaume du Christ qui vient.

C'est pourquoi nous cherchons à être des communautés transformées dont l'unité dans l'amour puisse convaincre le monde que Jésus a été envoyé par le Père; nous cherchons à être des communautés qui puissent montrer à notre monde troublé que les divisions de races, de genres et de classes peuvent être surmontées en Christ; et nous cherchons, comme Jésus, à défier toute forme de mal dans notre société et à porter une attention particulière aux pauvres, à ceux qui sont faibles ou marginalisés.

• Nous croyons que la Bible est le fondement de notre compréhension du Royaume de Dieu (2 Ti 3:16).

C'est pourquoi nous reconnaissons que les Écritures, tant l'Ancien que le Nouveau Testament, sont entièrement dignes de

confiance; nous confessons que le Christ en est le centre et nous cherchons à interpréter tout ce qui concerne la foi et à nous laisser conduire dans la lumière de cet enseignement par le Saint-Esprit.

Signes du Royaume de Dieu

Nous croyons que des signes manifestent la présence du Royaume de Dieu:

- La présence de Jésus au milieu de son peuple rassemblé (Mt 28:18).

C'est pourquoi nous attendons de l'Église qu'elle soit en même temps un signe et un point de repère pour ceux qui cherchent le Royaume de Dieu; elle l'est lorsque nous vivons la joie et la paix et la dimension de célébration que la présence du Christ apporte à nos existences.

- La proclamation de l'Évangile (Mc 1:15).

C'est pourquoi nous voulons chercher à communiquer l'Évangile comme Jésus l'a fait, par tous les moyens, en tout lieu et en tout temps; et nous encouragerons chaque disciple de Jésus à faire de même.

- La conversion et la nouvelle naissance (Jn 3:3,5).

C'est pourquoi nous nous attendons à voir le Saint-Esprit faire sortir des personnes du royaume des ténèbres pour les amener dans le Royaume de Dieu.

- L'existence de l'Église, la nouvelle communauté messianique de Jésus, qui unit dans l'amour jeunes et vieux, riches et pauvres ainsi que les peuples de toutes races.

C'est pourquoi nous prions et nous attendons de l'Église qu'elle soit fidèle, bien qu'elle ne donne qu'une image imparfaite du Royaume du Christ qui vient; qu'elle soit une communauté radicalement différente où la déchéance de ce monde sera surmontée et les murs de division seront renversés.

- La délivrance de la puissance du Malin (Mt 12:28; Ep 6:10-18).

Nous prenons au sérieux la puissance du mal dans la vie des humains, en particulier dans le comportement personnel, l'incrédu-

lité, l'injustice, les attitudes inhumaines propres à chaque culture, ainsi que dans les pratiques occultes.

C'est pourquoi nous voulons exercer notre ministère envers tous ceux qui sont sous l'emprise du Malin, en défiant les faux enseignements, l'influence du monde, les structures sociales injustes, les pratiques culturelles et ecclésiastiques qui oppressent les hommes, les femmes et les enfants aujourd'hui.

● L'action puissante du Saint-Esprit (Lc 11:20; 1 Co 12:4-11).

Nous nous attendons à voir Dieu transformer des gens, accomplir des miracles et des guérisons aujourd'hui, et soutenir ceux qui passent par l'épreuve.

C'est pourquoi nous cherchons à être des canaux au travers desquels le Saint-Esprit puisse démontrer que le Royaume de Dieu est présent parmi nous.

● Le fruit du Saint-Esprit dans les vies individuelles (Ga 5:19-26).

C'est pourquoi nous prions avec ferveur que tous ceux qui confessent le Christ et le suivent soient transformés de jour en jour à son image et à sa ressemblance, de gloire en gloire (2 Co 3:18).

● La capacité de souffrir pour la cause de la justice avec courage et joie (Mt 5:11-12; 1 Pierre 4:12-16).

C'est pourquoi, comme Jésus lui-même a souffert, nous ne serons pas surpris si la souffrance nous atteint.

L'entrée dans le Royaume de Dieu

● Nous croyons qu'on entre dans le Royaume de Dieu, non par des œuvres ou des efforts humains, mais par la grâce imméritée du pardon divin en nous repentant de nos péchés, en comptant sur le pardon de Dieu accompli sur la croix, en croyant en Jésus Christ le Seigneur crucifié puis ressuscité et en naissant de nouveau par le Saint-Esprit (Jn 3:3, 5).

C'est pourquoi nous voulons tout faire pour inciter femmes et hommes de toutes races à accepter le Christ, à rejoindre sa communauté nouvelle et à soumettre chaque aspect de leur vie à sa souveraineté.

• Nous croyons que l'annonce fidèle du Royaume de Dieu passe par une incarnation ; elle requiert que nous nous identifions aux besoins de nos contemporains (Mt 25:31-46).

C'est pourquoi nous nous engageons à témoigner du Royaume auprès des personnes dans leur être entier quel que soit leur contexte culturel, et nous refusons d'isoler la proclamation de l'engagement social.

• Nous croyons que Jésus accueillait tout le monde avec joie dans son Royaume tout en réservant une place particulière aux pauvres et à ceux qui sont faibles ou opprimés, et avertissant les puissants, les influents et les riches de ce monde qu'il leur serait difficile d'y entrer (Mc 10:25).

C'est pourquoi nous nous engageons à incarner le témoignage que nous voulons rendre au Christ de telle manière que, d'une part, les pauvres voient que l'Esprit Saint est pour eux et d'autre part, les riches et les puissants prennent conscience qu'il n'est pas possible d'accepter l'Évangile dans sa totalité sans s'identifier aux pauvres comme Jésus l'a fait.

Le Royaume de Dieu et l'Église

• Nous croyons que l'Église est la communauté du Roi, le corps du Christ, une manifestation visible de sa présence et le peuple choisi par Dieu pour être signe du Royaume dans ce monde (Ep 1:22-23; 3:10).

C'est pourquoi nous voulons résister à la tentation permanente de nous conformer à la déchéance de la société qui nous entoure et chercher à renouveler l'Église afin qu'elle soit une image convaincante du Royaume du Christ qui vient ; nous inciterons chaque chrétien à être sel et lumière aussi bien dans son environnement local que dans le monde entier.

• Nous croyons que l'Église locale a plusieurs fonctions interdépendantes : l'adoration, la communion fraternelle, l'instruction et l'éducation, la prédication et l'engagement social (Ac 2:42-47 ; 1 Co 12 ; Ep 4:7-11 ; Ro 12:4-8).

C'est pourquoi nous chercherons à être des communautés équilibrées, fondées sur la Bible, remplies du Saint-Esprit ; des com-

munautés dont la vie intérieure comme aussi la mission en direction du monde reflètent tout ce que notre Seigneur a demandé à l'Église d'être et de faire.

• Nous croyons que l'Église transcende toutes les différences dénominationnelles et qu'elle est composée d'hommes et de femmes de toutes nations, langues, cultures, âges et expériences de vie qui ont été transformés par la puissance du Saint-Esprit (Ga 3:28).

C'est pourquoi nous chercherons à démontrer de façon visible l'amour et l'unité dans tout le corps de Christ afin que le monde croie que Jésus a été envoyé par le Père (Jn 17:21). De plus, la vie cultuelle de chaque communauté locale devrait intégrer l'héritage de chaque culture qui s'y trouve représentée, permettant ainsi à cette diversité d'enrichir et diversifier notre service pour Dieu. De plus, puisqu'aucune Église locale ne peut contenir toute la plénitude du corps du Christ, nous vivrons un partenariat qui démontre notre égalité en Christ dans nos relations internationales.

• Nous croyons que la croissance de l'Église est la suite normale de l'invitation à rechercher premièrement le Royaume de Dieu (Mt 6:33; Ac 2:42-47).

C'est pourquoi, lorsque les chrétiens répondent à cet ordre, les Églises croissent et de nouvelles Églises naissent et se développent.

• Nous croyons qu'un cœur rempli d'amour et d'esprit de service pour Dieu et les autres est la caractéristique du peuple du Royaume (Lc 10:25-37; Mt 20:25-28).

C'est pourquoi nous cherchons à démontrer cela dans nos dénominations et nos communautés ainsi que dans tous les domaines de notre vie.

• Nous croyons que l'Église n'existe pas pour elle-même, mais qu'elle a été établie par le Christ pour être témoin du Royaume (Jn 13:34-35; Ep 3:8-10).

C'est pourquoi, dans tous les domaines de la vie de l'Église, nous prendrons nos décisions, non en vue d'assurer la pérennité de l'institution, mais uniquement dans le but de promouvoir le Royaume.

• Nous croyons que Dieu délègue son autorité aux femmes et aux hommes de l'Église, qu'il appelle des hommes et des femmes à tous les niveaux de responsabilité et qu'il attend de ces personnes qu'elles agissent avec compétence et humilité (Hé 13:17; 1 Tm 3; Ac 18:24-26; Ro 16:1,7).

C'est pourquoi nous encourageons ceux qui ont une position d'autorité dans l'Église à donner l'exemple d'une direction exercée dans l'esprit de service, à être intègres, à cultiver le sens des responsabilités, à stimuler le travail d'équipe, et à entretenir les dons spirituels de chacun.

Les oppositions au Royaume de Dieu

• Nous croyons que Satan est opposé au Royaume de Dieu et qu'il y a un conflit et une hostilité permanents entre le Royaume de Dieu et le royaume des ténèbres (Mt 12:28; Co 1:12-13).

C'est pourquoi nous nous attendons à rencontrer de l'opposition à l'établissement du Royaume de Dieu, dans nos propres vies, dans nos familles, dans nos communautés locales et dans notre monde; nous nous engagerons donc dans une guerre spirituelle dans ces domaines comme nous l'enseignent les Écritures.

• Nous croyons que l'enseignement de l'Apôtre Paul concernant les principautés déchues et les pouvoirs fait référence aux êtres surnaturels et rebelles, aux systèmes sociaux pervertis et aux structures injustes de notre société (Co 2:8; Ep 6:12). Lorsque des chrétiens dénoncent des structures sociales iniques, ils deviennent la cible de ces pouvoirs qui les attaquent par tous les moyens humains et démoniaques.

C'est pourquoi nous combattons ces puissances déchues par la prière, le combat spirituel, l'analyse socio-économique soigneuse et l'engagement politique. Nous rejetons les points de vue exclusifs selon lesquels nous devons soit prier, soit combattre spirituellement, soit analyser la situation sociale, soit nous engager politiquement. Nous ferons tout cela ensemble par la puissance de l'Esprit.

• Nous croyons que, sur la croix, Jésus a désarmé les principautés et les pouvoirs et abattu les divisions qu'ils ont dressés ou renforcés entre les hommes (Co 2:15).

C'est pourquoi nous voulons nous assurer que l'Église est une communauté qui n'admet pas de divisions entre les races, les classes ou les genres. C'est ainsi qu'elle dira avec autorité aux principautés et aux pouvoirs que leur domination est terminée (Ep 3:8-10).

• Nous croyons que Satan cherche continuellement à séduire le peuple de Dieu en substituant un faux Évangile à la révélation de la vérité de Jésus.

C'est pourquoi nous rejetons le faux Évangile de la prospérité, de la santé, de l'estime de soi et du salut au travers de la politique. Nous refusons de remplacer la révélation divine par des expériences subjectives, de substituer des préférences personnelles aux commandements divins ou l'habileté dans les affaires ou les techniques de marketing à la prière d'intercession et la dépendance du Saint-Esprit.

Le Royaume de Dieu et la société

• Nous croyons que Dieu règne actuellement sur tous les domaines de la vie, même si cela n'est pas encore reconnu, qu'il réfrène le mal et encourage le bien dans la société, et qu'il désire que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

C'est pourquoi nous cherchons à vivre non seulement comme la nouvelle communauté rachetée de Jésus dans l'Église, mais aussi à agir comme des citoyens responsables, influençant les institutions sociales et les systèmes politiques et économiques dans l'espérance de l'accomplissement voulu par Dieu.

• Nous croyons que le Royaume de Dieu transcende, juge et cherche à transformer toutes les cultures. Par sa différence radicale, il défie la déchéance que présente l'état actuel de chaque société (Ga 3:28).

C'est pourquoi, conformément aux valeurs du Royaume de Dieu, nous croyons aux ressources et à la valeur de chaque culture tout en nous permettant de porter un regard critique sur chaque société et en cherchant à transformer les valeurs culturelles perverties et les structures sociales néfastes.

• Nous croyons que Dieu désire une communauté humaine basée sur une vie de famille stable et sur la fidélité réciproque des époux. Le Royaume de Dieu appelle les croyants à vivre des relations telles celles qu'ont frères et sœurs, père et mère dans la famille. En se construisant sur ce modèle de relation, l'Église aidera aussi les familles à se construire sainement. L'autorité du Christ confère dignité et sainteté au célibat comme au mariage (Mt 19:4-6; 1 Co 7).

C'est pourquoi nous encourageons à la fidélité dans le mariage vécu comme une alliance durable entre un homme et une femme et à la chasteté en dehors du mariage.

• Nous croyons que Dieu a structuré la société avec toute une gamme d'institutions et qu'il veut que les gouvernements reconnaissent tant l'importance de leur rôle que ses limites.

C'est pourquoi lorsque nous prions pour tous ceux et celles qui sont en position d'autorité, nous voulons insister sur l'importance des institutions non gouvernementales, y compris l'Église et la famille. Nous voulons rechercher le bien dans l'ordre social en examinant soigneusement quelles sont les choses qui peuvent être le mieux faites par le gouvernement et quelles sont celles qui le seront le mieux par une institution autre. Nous rejetons l'attitude politique qui consiste à rejeter la résolution de tous les problèmes sur le gouvernement, car nous nous souvenons que la grâce divine et la conversion personnelle sont nécessaires pour que des personnes soient transformées et des familles épanouies; les unes et les autres sont essentielles à la bonne marche de la société. Nous rejetons pareillement l'attitude qui consiste à démettre le gouvernement de la responsabilité de promouvoir le bien et de rechercher la justice.

• Nous croyons que le Royaume de Dieu s'adresse à chaque être humain dans sa globalité (1 Th 5:23; Mt 20:25-28).

C'est pourquoi nous sommes concernés par l'être humain tout entier, physiquement, culturellement, socialement, spirituellement, intellectuellement et émotionnellement.

• Nous croyons que cet univers appartient à Dieu et qu'il en est le maître, mais qu'il a donné aux hommes et aux femmes la responsabilité de prendre soin de la terre (Ps 24:1; Gn 1:28; Gn 2:15; Ps 8:6-8).

C'est pourquoi nous nous engageons pour une gestion sage et responsable de la création et nous sommes opposés à toute forme de cupidité et d'abus.

● Nous croyons qu'une meilleure appréhension du Royaume de Dieu amènera hommes et femmes à une compréhension plus exigeante de la paix et de la justice de Dieu (Mi 6:8; Rom. 14:17).

C'est pourquoi nous sommes déterminés à agir avec justice, à rechercher activement des solutions non violentes, et à promouvoir la liberté, la paix et la justice dans la société.

● Nous croyons que la réconciliation constitue le cœur du message de la bonne nouvelle du Royaume et l'intention ultime de Dieu pour l'humanité (Col 1:20; 1 Co 7).

C'est pourquoi, bien que nous reconnaissions que la réconciliation complète entre les personnes soit impossible sans la réconciliation avec Dieu et que la violence et la guerre continueront jusqu'au retour du Christ, nous travaillons néanmoins pour une réconciliation partielle entre des cultures hostiles, entre nations, races et groupes ethniques selon ce qui est possible aujourd'hui, sachant que Dieu veut la paix sur la terre.

● Nous croyons que le Royaume de Dieu encourage un style de vie de partage et d'attention à l'autre, qui s'oppose au matérialisme et à l'individualisme (Ac 4:32-37).

C'est pourquoi nous préconisons la coopération plutôt que la compétition excessive, et nous nous opposons à l'esprit de consommation et de matérialisme d'une grande partie de la société. Nous sommes personnellement invités à renoncer à un certain nombre de choses et à choisir un style de vie simple.

Le Royaume de Dieu et l'avenir

● Nous croyons que Jésus Christ va revenir et que la volonté de Dieu est de réconcilier toutes choses par le Christ (Jn 14:3; Col. 1:19-20)

C'est pourquoi nous attendons dans l'espérance le temps où la puissance du Royaume de Dieu sera visible et établie pleinement et où la création tout entière sera guérie et restaurée.

Nous croyons que le Royaume de Dieu est une réalité à la fois présente et à venir. Il est à la fois «déjà là» et «pas encore pleinement là «. Nous vivons dans la période entre l'inauguration et l'accomplissement de ce Royaume. Lors de cet accomplissement, tous les royaumes de la terre viendront se placer sous l'autorité du Christ (Lc 17:21; 19:11; Ap 11:15)

C'est pourquoi nous recherchons à l'incarner ici sur la terre en attendant son entière révélation à venir.

● Nous croyons que cette terre jouera un rôle important dans le monde à venir placé sous l'autorité et le règne du Christ (Rom. 8:19-22; Ap 21:24; 22:2; Za 14:9; Ps 2:8; Col 1:18-20).

C'est pourquoi nous désirons accorder de l'importance non seulement aux choses spirituelles mais aussi aux choses matérielles; et nous voulons prendre soin de la création comme signe de la restauration à venir de toutes choses par le Christ.

L'engagement pour le Royaume de Dieu

● Nous croyons que l'engagement pour la cause du Royaume de Dieu implique une militance exigeante en matière de gestion du temps, des biens, de l'argent et des capacités (Mc 8:34-38; Lc 18:22-30; 14:25-33; Phil 3:7-11).

C'est pourquoi nous insistons sur l'importance de méditer sur les priorités, les responsabilités mutuelles et l'obéissance, en exhortant les chrétiens à examiner tous leurs biens en fonction du Royaume de Dieu.

● Nous croyons que l'être humain a été créé pour vivre dans le Royaume de Dieu et qu'il prospère sous son autorité (Mt 6:25-34).

C'est pourquoi, c'est en vivant selon les principes du Royaume de Dieu et dans la communauté du Roi, que l'être humain peut le mieux se réaliser et faire l'expérience d'une vie pleine et satisfaisante. Ainsi le Royaume de Dieu n'est pas une menace pour l'humanité mais un merveilleux don de Dieu.

● Nous croyons que le Royaume de Dieu donne à chaque individu qui y entre une nouvelle identité, quels que soient ses choix de vie. Il met en évidence sa capacité à apporter quelque chose à son prochain.

C'est pourquoi nous encourageons tous les membres de l'Église, d'une part à voir leur travail comme un service pour Dieu, et d'autre part à découvrir et à exercer les dons qu'ils ont reçus de Dieu.

● Nous croyons que le Royaume de Dieu invite chacun à consacrer ses talents au service des affamés, des étrangers, des démunis et des prisonniers, que Jésus a appelés ses frères et ses sœurs.

C'est pourquoi nous encourageons chacun à développer les talents que Dieu lui a donnés pour qu'il puisse les utiliser en faveur des pauvres, des faibles et des marginalisés.

Déclaration finale

En tant que chrétiens émanant des six continents, nous affirmons que la Bonne Nouvelle de Jésus et du Royaume exige que nous respections son autorité royale:

en toutes choses

C'est pourquoi il n'y a aucune activité humaine, aucun effort humain qui échappe au règne de Dieu.

en tous temps

C'est pourquoi nous répudions toute distinction entre ce qui est sacré et ce qui est profane ou séculier, distinction qui déformerait l'affirmation biblique selon laquelle Dieu est Roi, partout et dans tous les temps.

en toutes situations

C'est pourquoi nous intimons chaque chrétien à rechercher premièrement le Royaume de Dieu, dans sa maison, dans l'Eglise, dans son travail, ses études, dans la société civile, pendant ses loisirs, ainsi que dans toutes ses activités.

comme notre plus haute priorité

C'est pourquoi nous ne permettrons à aucune chose de nous distraire ou de nous détourner de la recherche prioritaire du Royaume de Dieu et de sa justice.

C'est donc notre ferme résolution et notre détermination commune, qu'avec la prière et l'aide du Saint Esprit, nous nous engagions à mettre en pratique ces affirmations et ces résolutions. C'est aussi notre prière que tous ceux qui liront ces lignes se joignent à nous dans ces engagements.

Traduction de l'anglais: Sylviane Bigler, Olivier Combernous, Jean-Maurice Capt et Nancy Felix

Recensions

Lytta Basset
Le pardon originel.
De l'abîme du mal au pouvoir de pardonner
Genève: Labor et Fides, 1995 (1e éd. 1994), 504 pages.

Que faire du mal subi, de l'offense personnelle révoltante, du malheur impersonnel? le livre de Lytta Basset affronte ces graves questions et a le mérite d'ouvrir le chemin vers la libération et le pardon. Au départ est délimité le champ de la question du mal et la méthode pour l'approcher; l'ouvrage comprend ensuite cinq parties s'appuyant sur un texte biblique.

L. Basset introduit son livre par l'affirmation suivante: « La vie ne peut avoir d'intérêt pour un penseur qu'à condition de chercher à résoudre le problème du mal » (p. 13). Résoudre le problème du mal relèverait-il d'un optimisme qui pourrait faire sourire? Il n'empêche qu'il cache une exigence toujours actuelle: comprendre le mal dans sa totalité. L'auteur distingue le mal **subi** du mal **commis** (la faute). L'interrogation que suscite le mal souffert est toujours plus ou moins motivée par un sentiment d'injustice: pourquoi moi? Elle choisit de définir le mal non comme ce qui est mal, mais comme ce qui fait mal. Elle justifie son choix en faisant remarquer que nous ne disposons d'aucun critère pour définir le mal en soi: il n'est pas rare que «mal» et «bien» deviennent des

étiquettes interchangeables au gré des époques, des milieux, des modes de pensée, des systèmes de croyance. D'autre part, nul ne saurait s'ériger en juge du «mal» de l'autre sans usurper la place de Dieu.

Seule, la raison ne peut expliquer le mal, l'auteur le montre au début du livre en rappelant la pensée de Platon, d'Aristote, de Kant, de Hegel, de Kierkegaard sur le mal. Par contre la raison se devra de prendre au sérieux le témoignage de l'expérience du Mal. De même que «le symbole donne à penser» disait Ricœur, le témoignage donne aussi à penser.

La première partie de cet ouvrage s'appuie sur l'expérience de la souffrance de Job dépeinte en Job 3. L. Basset a choisi ce texte parce que le témoignage de Job rejoint celui des hommes de tous les temps dont l'existence est tout à coup affectée par un mal incommensurable. Job nous montre que le cheminement qui conduit progressivement tout être humain à la faculté de pardonner tire son origine d'une confrontation brutale et insupportable avec le mal injustement subi.

Sans entrer dans les détails de son exégèse extrêmement fouillée de Job 3, relevons quelques-unes des conclusions de sa première partie. Tout d'abord la souffrance enferme l'homme dans sa solitude. Entre Job et ses amis, un abîme est creusé. Il n'y a plus de relation possible entre eux. Cette impossibilité de communiquer est une conséquence de ce mal dont on cherche à connaître l'origine. Le verset 10 jette un éclairage. «[Ma mère] n'a pas fermé les portes du ventre où j'étais, elle aurait ainsi caché le mal à mes yeux (trad. de l'auteur, p. 62)». Ce cri de Job ne laisse-t-il pas entendre que le mal est contemporain de la vie? Que venir au monde implique d'être exposé au mal? Nous sommes amenés à prendre conscience que le mystère de Dieu et le mystère du mal sont radicalement indissociables.

La deuxième partie de l'ouvrage analyse les impasses de la culpabilité à l'aide du texte de Job 10. Job témoigne d'un sentiment de culpabilité indissolument lié à son expérience de l'abîme du mal. C'est pourquoi le livre de Job ne fait jamais état d'une culpabilité «originelle». Tout sentiment de culpabilité a quelque chose de douloureux, de contraignant et d'incompréhensible. Et c'est à partir de ce mal tourment, de ce mal radical que naît la tentation de se couper de l'Autre en s'enfermant dans la Faute ou en enfermant l'autre dans la Faute. Dieu, lui, ne cède jamais à la tentation. Il se tient hors de cet univers d'accusation. Ce n'est que lorsque Job aura épuisé en lui-même cette stratégie d'autoaccusation que Dieu pourra venir à lui en toute liberté.

Dans la troisième partie de son livre, L. Basset se réfère au texte de Genèse 2-3 pour mettre en évidence le danger mortifère de vouloir déterminer par soi-même la connaissance du Bien et du Mal.

Avec la quatrième partie, nous abordons le texte d'Esaïe 52-53; texte par lequel nous sommes confrontés avec le mal que subit le serviteur souffrant. L'auteur montre qu'avant toute guérison, toute réconciliation, il faut dépister ce qui fait mal, ce qui constitue notre révolte, notre souffrance, nos errances; ce qui constitue d'après ses termes «notre moi souffrant». Nous étions «comme du petit bétail, nous errions» est-il dit au verset 5 du chapitre 53. Il nous faut reconnaître ce mal, car le mal subi secrète des anti-corps qui peuvent être aussi nocifs que la maladie. Personne ne subit le mal sans consciemment ou inconsciemment être susceptible de le reproduire, de faire mal à son tour. On est alors dans une impasse. Deux issues sont possibles: soit se laisser engluer dans cette spirale sans fin du mal subi et reproduit soit comprendre en soi-même la démarche du Serviteur qui entraîne sur d'autres voies.

«En fait, ce sont nos souffrances qu'il a portées (53:4). La TOB a traduit le verbe hébreu *nasa* par «porter» mais ce verbe signifie aussi «lever, soulever». Le Serviteur lève, soulève non seulement notre souffrance, mais aussi celle des auteurs de la blessure, pour la mettre à sa juste place. Etre levé, haut placé, en terme biblique, signifie «Être auprès de Dieu dans sa justice».

L'œuvre de réconciliation est largement analysée dans la cinquième partie à travers le texte du chapitre 18 de l'Évangile selon Matthieu. Face au mal, le Christ est venu nous apprendre à pardonner soixante-dix sept fois sept fois, c'est-à-dire sans limite. La prière du Notre Père comporte également un appel au pardon: «Remets-nous nos dettes comme nous avons remis à ceux qui nous devaient» (Mt 6:12). Cette demande laisse entendre que le pardon humain est chronologiquement antérieur au pardon de Dieu. L Basset nous amène à prendre conscience que si le pardon humain vient en premier dans l'ordre de l'existence, c'est que sans lui, le pardon de Dieu n'a aucune prise sur l'offensé. Ce dernier se repliant dans le mal subi.

Soulignons cependant que Dieu ne dépend pas de l'attitude des hommes pour être Tout pardon; le pardon entre humains fait partie de lui-même de toute éternité. Seul le pardon de Dieu, source du pouvoir humain de pardonner, vient à bout du mal originel. L'expérience du pardon originel s'accompagne d'un sentiment de surabondance, d'un excès de vie qui vient d'ailleurs.

Cet ouvrage, qui est en fait une thèse de doctorat qui a été présentée à la Faculté de théologie de l'Université de Genève (Suisse), est très riche en enseignement théologique et pastoral pour tous ceux qui souhaitent comprendre le dynamisme vivifiant de la réconciliation.

Monique DESTHIEUX

Professeur de sciences physiques puis théologienne, actuellement M. DESTHIEUX enseigne à l'Atelier Œcuménique de Théologie de Genève.

Sommaires

Jean-Pierre Chrétien (sous la direction de).
Rwanda: les médias du génocide
Paris: Ed. Karthala, 1995, 400 pages

Plus d'une année de travail a été nécessaire aux auteurs de cet ouvrage pour retrouver et traduire des collections presque complètes de journaux extrêmistes et des enregistrements de la Radio-télévision libre des Mille Collines. Cette étude montre comment, entre 1990 et 1994, à côté d'une floraison de journaux rassemblant des démocrates hutu et tutsi, l'État rwandais a ouvertement encouragé un réseau de médias extrêmistes faisant l'apologie de la haine et de l'intégrisme ethnique. (Avec Reporter sans frontières)

Ion Bria
The liturgy after the liturgy
Genève: Conseil œcuménique des Églises, 1996, 120 pages.

Quand on entend «liturgie», on pense d'emblée aux rituels qui se déroulent dans une Église: ses chants, ses prières, son credo et son ordre eucharistique. Toutefois Saint Jean Chrysostome, l'auteur d'une des deux liturgies les plus connues de la tradition orthodoxe parlait des deux autels de l'Église: celui qui était dressé dans la nef et celui qui l'était sur la place du marché. L'expression «la liturgie après la liturgie» choisie comme titre à l'ouvrage du théologien roumain Ion Bria, reflète le caractère inséparable de l'élaboration théologique et de l'engagement dans la société et dans la culture. Pour lui, au moment de l'Eucharistie,

la Parole n'est pas annoncée que verbalement. Elle l'est aussi à travers le partage. Elle devrait être un modèle du partage qui peut transformer le monde.

Eva Chipenda
An African woman's story on travel and discover
Genève: Conseil œcuménique des Églises, 1996, 96 pages

Pendant des années, Eva Chipenda a consigné ses impressions de voyage et de visite dans les quatre continents où elle a été amenée a résidé. Mêlés au récit de ses découvertes, on trouve ses réflexions sur le colonialisme, le développement, les missionnaires et le rôle des femmes dans le continent qu'est le sien.

Philippe Chanson
« Esclavage, négritude et créolité. Les lames de fond de l'assomption créole »
Genève: *Bulletin du Centre Protestant d'Etudes*, juillet 1996, pp. 5-38

C'est la conviction de l'auteur que la culture créole invente un modèle inédit de civilisation dont les deux faces sont un monde futur obtenu par la libération de l'ancien et, en vue de la société nouvelle, la promotion des laissés pour compte de la colonisation, à savoir les Noirs et les Métis. L'originalité de cette culture tient à la manière nouvelle dont Noirs et Métis prennent en compte, d'une part, les souvenirs d'esclaves et les aspirations d'hommes libres, les humiliations subies et la dignité à faire reconnaître et, d'autre part, les réalités socio-économiques et politiques. Cette manière spécifique de lire l'histoire et de la rapporter aux événements présents pourrait devenir un modèle pédagogique. En effet, le Métis, qui ne se reconnaît pas dans « l'homme **uni**dimensionnel » produit par les dictatures offre au contraire un modèle de l'homme « **pluri**dimensionnel ». Dès lors le métissage apparaît comme une issue aux impasses de la modernité tiraillée entre mondialisation et provincialisation. Plus encore, pour Ph. Chanson, « l'assomption créole » est signe des temps en ce qu'elle met en question les manières habituelles dont les croyants vivent les relations qui les unissent entre eux, avec leurs ancêtres et leur descendance, avec leur sol et leur histoire.

Brèves

Hong Kong: 50e anniversaire de la Fédération luthérienne mondiale

La IXe Assemblée de la Fédération luthérienne mondiale (FLM) qui se réunit tous les six ans se tiendra du 8 au 16 juillet 1997 à Hong Kong, quelques jours après le retour du territoire à la Chine. Le thème de cette première Assemblée de la FLM en Asie sera: «En Christ — Appelés à témoigner».

Préparatifs de l'Assemble générale de la CETA

Les cinq sujets de réflexion qui découlent du thème principal «Troublés, mais non abattus» de l'Assemblée générale de la Conférence des Églises de Toute l'Afrique (CETA) qui réunira dans la capitale éthiopienne du 5 au 13 octobre 1997 entre 800 et 1000 délégués, portent sur «les problèmes et les promesses: quel espoir pour l'Afrique»; «L'Église d'hier, d'aujourd'hui et de demain: les défis et les perspectives»; «libération et reconstruction: vision du futur»; «mobilisation des ressources: tous les enfants de Dieu unis dans le travail» et «paix et justice dans un monde en pleine mutation».

Fondée en 1963 la CETA compte actuellement 150 Églises et Conseils chrétiens répartis dans 39 pays africains.

Journée de prière pour l'Église persécutée

À la demande de la Commission pour la liberté religieuse de l'Alliance Évangélique Universelle (WEF), des milliers de com-

munautés évangéliques de 110 pays ont prié pour «les croyants qui sont persécutés en raison de leur témoignage et de leur foi en Jésus-Christ». La journée de prière sera observée chaque année le dernier dimanche de septembre.

5000 personnes attendues au Rassemblement de Graz en juin 1997

Environ 5000 chrétiens dont 700 délégués officiels venus de toute l'Europe sont attendus au deuxième Rassemblement œcuménique européen qui se tiendra du 23 au 29 juin 1997 à Graz (Autriche) à l'initiative de la Conférence des Églises européennes (KEK) qui regroupe les grandes Églises protestantes et orthodoxes d'Europe et le Conseil des conférences épiscopales européennes (CCEE).

Le thème en sera: «La réconciliation, don de Dieu et source de vie nouvelle». Car si le mur politique est tombé entre les «deux Europe», les têtes et les cœurs des habitants de ce continent sont encore marqués par l'incompréhension, la haine et l'hostilité. En agissant pour développer l'entente et la réconciliation, les organisateurs espèrent apporter une contribution à l'intégration de l'Europe. Pour ce faire, six thèmes seront développés: «la recherche d'une unité entre les Églises»; «le dialogue avec les religions et les cultures»; «l'engagement pour la justice sociale»; «l'engagement pour la réconciliation au sein des peuples et entre les peuples, et pour une résolution pacifique des conflits»; «une pratique de responsabilité écologique»; «un accord équilibré avec les autres régions du monde».

Torre Pellice: «Voici que moi je vous envoie»

Pour la première fois dans l'histoire de la Communauté évangélique d'action apostolique (CEVAA), une assemblée de 145 délégués des Églises comptant une large représentation des femmes et une participation significative des jeunes s'est retrouvée dans les Vallées vaudoises d'Italie. Ces Assises ont esquissé le visage de la CEVAA de l'an 2000 et tenté de comprendre ce que signifie aujourd'hui pour les Églises d'être envoyées par Jésus.

Cet envoi inspire une vision différente de la manière de vivre la communion entre Églises du Sud et Église du Nord. Les Assises ont découvert qu'elles devaient accentuer l'animation théologique en la mettant au service du peuple de Dieu, qu'elles devaient transformer leurs pratiques du partage, des informations, des ressources humaines et financières et intensifier leur engagement commun pour la justice et le droit de la personne humaine.

500e anniversaire de la naissance de Menno Simmons

Plusieurs manifestations en Belgique et aux Pays-Bas ont jalonné le 500e anniversaire de la naissance de Menno Simons (1496-1561). Si les grands noms de la Réforme du XVIème siècle sont connus, on connaît moins Menno Simons, Michaël Sattler ou Pilgram Marpeck qui ont suscité un mouvement de Réforme dite radicale dans l'Europe de la Renaissance.

Il s'agissait de promouvoir une adhésion libre et volontaire au Christ, de mettre en œuvre la pratique de la non-violence, d'instaurer la séparation de l'Église et de l'État, de développer une conception communautaire et non hiérarchique de l'Église.

Précurseurs en matière d'objection de conscience et de liberté religieuse, les Mennonites comptent 850 000 membres, dont une forte proportion en Amérique du Nord.

Initiative nationale pour la paix Rwanda:

En juin 1996, une quarantaine de personnes d'horizons confessionnels et politiques très divers dont les unes vivent actuellement au Rwanda et d'autres séjournent encore à l'extérieur, et quelques représentants du gouvernement rwandais se sont réunis pendant cinq jours à Ashburnham (Grande Bretagne) et ont signé une déclaration commune dans laquelle ils invitent toutes les Églises à participer à la reconstruction, en particulier en jouant un rôle prophétique.

Une seconde conférence est prévue pour donner suite à cette Initiative.

Brésil: l'Évangile dans les différentes cultures

La onzième Conférence mondiale sur la mission et l'évangélisation se tiendra à Salvador au Brésil, du 24 novembre au 3 décembre prochain et réunira quelque cinq cents spécialistes des questions de la mission autour du thème: «Appelés à une seule espérance: l'Évangile dans les différentes cultures». Elle explorera dans une perspective nouvelle la relation entre l'Évangile et les cultures, en particulier la manière dont l'Évangile interpelle les cultures et est interpellé par elles.

Les participants travailleront sur les thèmes suivants dans le cadre de quatre sections: «un témoignage authentique dans chaque culture: comment notre compréhension de l'Évangile et le témoignage que nous rendons à Jésus-Christ sont-ils façonnés par la culture dans laquelle nous vivons?»; «Évangile, identité et communauté: que nous dit l'Évangile dans des situations où l'identité des personnes est niée par des forces politiques, sociales et économiques?»; «Les communautés locales dans les sociétés pluralistes: dans les sociétés multiculturelles, comment les communautés paroissiales peuvent-elles devenir des signes authentiques et crédibles de l'amour de Dieu, ouvert à tous et qui réconcilie?»; «Un seul Évangile, des expressions diverses: les Églises peuvent-elles découvrir un langage ou un cadre communs qui faciliteraient la compréhension mutuelle et la reconnaissance de la foi une par-delà la diversité des cultures?» En outre, la Conférence mondiale étudiera l'ébauche d'une nouvelle déclaration sur la mission et l'évangélisation qui sera présentée à la prochaine Assemblée du Conseil Œcuménique des Églises (COE) à Harare (Zimbabwe).

Hors série

La Documentation catholique (3 rue Bayard, 75008 Paris) vient de publier une sélection des principaux textes de l'Église catholique sur «La mission, un appel universel» comportant des repères théologiques, les différents défis du monde, l'œcuménisme et l'évangélisation et un entretien avec Olivier de Berranger, Secrétaire national du Comité épiscopal de la Coopération missionnaire et directeur des Œuvres pontificales missionnaires de France. (N°6, 52 p., 30 FF)

Une nouvelle plateforme pour la revue *Perspectives Missionnaires*

La revue *Perspectives Missionnaires* a été fondée en 1981 par les Groupes Missionnaires (GM), une association évangélique qui produit de la littérature. À partir de 1992, la revue est devenue indépendante. Elle a continué à vivre par l'engagement de l'équipe de rédaction et grâce à une subvention du Conseil Suisse des Missions Évangéliques ainsi qu'à l'appui de ses lecteurs.

Pour donner à la revue un enracinement plus concret dans le protestantisme tout en gardant son ouverture œcuménique, un comité d'édition qui regroupe à ce jour quatre organismes, appuie maintenant cette équipe. Il s'agit du

- **Département Missionnaire** des Églises protestantes de Suisse romande (DMR)
- **Service Missionnaire Évangélique (SME)** des Assemblées évangéliques de Suisse Romande.
- **DEFAP — Service Protestant de Mission** constitué de cinq Églises réformées et luthériennes de France
- **Comité français du Mouvement de Lausanne** (CLEM)